



Programme de la "Revue."

L'Université catholique d'Ottawa publie, depuis plusieurs années, une revue anglaise que de nombreux lecteurs honorent de leur estime et d'un sympathique intérêt.

Nos Supérieurs ont pensé que l'heure était venue de fonder parallèlement une revue française, la *Revue littéraire*. Son apparition coïncide avec la publication de l'Encyclique de Léon XIII concernant les études des séminaires de France. Sa raison d'être ressort à la fois et de la mission qu'elle se donne et des enseignements de l'auguste Vicaire de Jésus-Christ. "C'est le propre des belles-lettres, dit-il, quand elles sont enseignées par des maîtres chrétiens et habiles, de développer rapidement dans l'âme des jeunes gens tous les germes de vie intellectuelle et morale, en même temps qu'elles contribuent à donner au jugement de la rectitude et de l'ampleur, et au langage de l'élégance et de la distinction."

Voilà tout un programme. Qu'il nous soit permis de le faire nôtre, et de l'offrir en hommage au Chef vénéré de l'Eglise, si accrédité pour justifier ses enseignements par son illustre exemple.

Tout d'abord et sans arrière-pensée nous défendons de l'impertinente prétention de vouloir, dans cette publication très modeste, *faire* impoliment *la leçon* à nos confrères du personnel enseignant. Jamais, qu'on le sache bien, notre *Revue* n'aurait vu le jour, si sa naissance et sa viabilité eussent requis cette condition.

Sans envahir en aucune façon le domaine inaliénable des Maîtres et des Maîtresses, sans entraver, même légèrement, leur initiative et leur action personnelles, nous nous efforcerons de secourir leur enseignement du mieux possible, en agissant de concert sur les facultés des jeunes âmes que nous cultiverons avec les mêmes desseins.

En réalité, telle est notre ambition, telle la fin que notre *Revue* espère atteindre : ouvrir à l'intelligence des élèves des horizons plus étendus, affiner leur goût, assouplir leur jugement et leur esprit, développer et enrichir leur mémoire, guider leur imagination et leur sensibilité, en les mettant en contact fréquent avec les

23110

œuvres des grands maîtres, en les ramenant à l'observation habituelle de leurs propres impressions. S'il nous est donné de leur frayer des voies plus courtes et plus faciles, de leur inspirer le goût des lectures sérieuses et raisonnées, l'attrait de l'analyse de nos meilleurs auteurs classiques, de leur aplanir les aspérités de l'art de la composition, du développement et de la fécondation des sujets les plus connus, nous nous croirons largement dédommagés des fatigues inséparables de notre labeur.

Voici les grandes lignes et les détails du programme que nous nous sommes tracé et que nous espérons remplir à l'avantage de nos lecteurs et lectrices :

I.—PARTIE THÉORIQUE, comprenant l'exposé et le développement succinct, méthodique des principes et des genres littéraires.

1. Principes de littérature ou de style.
2. Etude des genres de prose.
3. Principes de poésie.
4. Etudes des genres de poésie.
5. Préceptes de rhétorique.
6. Etudes des genres oratoires.

L'opinion de nos lecteurs nous dira sans doute un jour, s'il y a lieu de publier des aperçus généraux sur l'*Histoire de la littérature française* et sur la *Philosophie* ; nous attendrons qu'elle se manifeste, sans la provoquer.

II.—PARTIE PRATIQUE. En vue de la clarté et de la méthode, nous avons cru avantageux de la diviser comme il suit :

A.—Classe de Troisième ou de Poésie.

1. *Explications* d'extraits, accompagnées de remarques étymologiques, orthographiques, grammaticales, historiques, etc.
2. *Explications* de passages choisis ou de textes suivis, avec des remarques littéraires sur le style, l'invention des idées, le plan, la disposition, etc.
3. *Vers* français à mettre en prose.
4. *Analyses* des chefs-d'œuvre, et corrections de textes défectueux ou médiocres.
5. *Compositions raisonnées* sur les genres de prose : imitations, lettres, descriptions, narrations, fables, légendes, fantaisies, anecdotes ; caractères, portraits, parallèles, dialogues ; amplifications, analyses critiques...

B.—Classe de Seconde ou de Belles-Lettres.

1. *Explications* d'extraits et de textes, au point de vue littéraire.
 2. *Analyses* des genres de prose puisés dans les modèles.
 3. *Analyses* des genres de poésie : épopée, tragédie, comédie, drame...
 4. *Compositions raisonnées*, comme en Troisième.
- L'analyse des *chefs-d'œuvre* sera l'objet d'une attention spéciale.

C.—Classe de Rhétorique.

1. *Explications* d'auteurs et d'extraits.
2. *Analyses* de discours français : chaire, barreau, tribune, académie.
3. *Etudes littéraires* des modèles d'éloquence.
4. *Compositions raisonnées* : discours, dissertations, plaidoyers, réfutations, conférences littéraires, sermons...

* * *

L'entreprise, on le voit dans cet exposé du programme, n'est pas sans difficultés ; il y aurait sans doute présomption à se flatter d'y réussir au gré de tous les lecteurs. Que ceux-ci daignent seulement user envers nous de quelque indulgence !

Nous accueillerons avec la plus sincère gratitude les observations que l'on voudra bien nous adresser, dans le dessein d'améliorer notre travail.

Disons enfin que notre *Revue* fera indirectement œuvre d'apostolat ; nous ambitionnons de traiter de la littérature et de ses produits en chrétiens et en prêtres : nous le devons à notre caractère et à nos lecteurs. Nous le devons surtout au Sacré Cœur de Jésus et à Marie Immaculée, à qui nous consacrons d'avance, comme autant d'actes d'amour filial, chaque lettre et chaque mot de notre *Revue*, conçue et entreprise pour leur plus grande gloire.



1.-PARTIE THEORIQUE.

PRINCIPES DE LITTÉRATURE. (1)

I. Section : La Prose.

Notions Préliminaires.

Art. I.—L'ART.

1. *Définition.*—L'ART (lat. *artem*) est un ensemble de règles pour bien faire un ouvrage.

2. *Division.*—I° Les arts MÉCANIQUES (ou *métiers*) ont pour objet l'*utile* et servent aux besoins matériels.—Ils produisent les *artisans*, bons ou mauvais selon leur habileté ou leur incapacité.

II° Les arts *libéraux*, sont du ressort de l'intelligence, de l'esprit ;—les BEAUX-ARTS ont pour objet le *beau* et servent aux besoins intellectuels et moraux : ce sont la *peinture*, la *sculpture*, la *musique*, l'*architecture*, la *poésie* et l'*éloquence* ; ils se subdivisent en :

1. Arts *plastiques* : peinture et sculpture, dont la fonction principale est de rendre l'aspect physique des objets.

2. Arts *d'imitation* : peinture, sculpture, poésie, parce qu'ils reproduisent des objets qui sont dans la nature physique ou morale.

3. Arts *d'agrément* : musique, dessin, danse, considérés, au point de vue de l'amusement.

L'architecture est le seul qui ne se range point dans ces subdivisions.

III° Les BELLES-LETTRES ont pour objet le *beau* et le *bien* dans les œuvres de l'esprit, prose et vers.

Par opposition aux arts, les SCIENCES ont pour objet le *vrai* et servent aux besoins matériels, intellectuels, moraux. Elles produisent les *servants*. (2)

(1) Nous avons consulté les auteurs suivants : LONGI AVE. S. J. : *Théorie des Belles-Lettres*.—VINCENT : *Principes raisonnés de Littérature*.—MONTAGNON : *Leçons de composition*.—LANSON : *L'Art d'écrire*.—ALBALAT : *id.*.—UABVIN et JAMEY : *Cours de Littérature*.—VEYSSIER : *Cours de style*.—MESTRE : *Préceptes de Littérature*.

(2) L'on a différemment classé les sciences ; la nomenclature qui suit est l'une des plus usuelles :

I°. Les **sciences physiques** ont pour objet l'étude du monde des corps inanimés.

Art. II.—LA LITTÉRATURE.

Le mot littérature a deux sens :

1. *Défin.*—La LITTÉRATURE est l'art d'écrire conformément aux principes établis par l'usage et par les bons auteurs. Elle forme ainsi le *littérateur*, homme de goût et de discernement dans l'appréciation des ouvrages de l'esprit, et l'*auteur*, l'*écrivain*, homme qui unit au goût littéraire le talent naturel et acquis.

2. *Défin.*—La LITTÉRATURE désigne aussi l'ensemble des œuvres où règne cet art.

Ex.—La littérature du grand siècle.

Dans ce dernier sens, la littérature est l'*expression de la société*, c'est-à-dire que les auteurs traduisent dans leurs œuvres les croyances ou les doutes, les idées ou les mœurs, les joies ou les tristesses, les événements heureux ou malheureux de leurs contemporains.

3. *But.*—La littérature (*1ère définition*) a pour fin de perfectionner l'homme dans ses facultés nobles ; d'où le mot *Humanités*.

4. *Objet.*—La littérature a pour objet le *beau* et le *bien*, c'est-à-dire ce qui plaît et ce qui convient. Le beau se subdivise en :

1. *Astronomie* : étude des astres.
2. *Géologie* : étude de la terre.
3. *Minéralogie* : étude des objets répandus sur le globe.
4. *Physique* : étude des phénomènes généraux de la nature.
5. *Chimie* : étude de la composition des corps.

II°. Les **sciences naturelles** ont pour objet l'étude des corps organisés.

1. *Botanique* : étude des plantes.
2. *Zoologie* : étude des animaux.
3. *Physiologie* : étude des fonctions de l'organisme humain.

III°. Les **sciences exactes** ou **mathématiques** ont pour objet l'étude des nombres ou des choses mesurables :

1. *Arithmétique* : étude des nombres.
2. *Géométrie* : étude de l'étendue.
3. *Algèbre* : étude des quantités générales.
4. *Mécanique* : étude du mouvement.

IV°. Les **sciences morales** ont pour objet l'étude des qualités et aptitudes de l'homme.

1. *Historiques* : étude des événements à travers les siècles (*Archéologie, Epigraphie, Numismatique, Géographie*).
2. *Philologiques* : étude des langues (*Etymologie, Philologie*).
3. *Politiques* : étude des lois, des institutions, du beau (*Jurisprudence, Économie politique, Esthétique*).

1. *Beau essentiel* : Dieu, premier objet de la parole littéraire. (1)

2. *Beau moral* : l'homme, sa nature physique et morale, second objet de la parole littéraire.

3. *Beau naturel* : le monde physique et ses aspects, troisième objet.

4. *Beau littéraire* : imitation vivante, expressive, idéalisée de la nature.

5. *Beau artificiel* : qui dépend des règles, des usages, du caractère et du goût des nations à travers les âges.

6. *Beau artistique, musical, esthétique* : selon l'objet.

7. *Beau idéal* ou simplement *l'idéal* : ensemble de vrai, de beau, de bien conçu dans l'esprit sans mélange de défauts.

8. Le *joli* est le beau en miniature.

9. Le *bien*, objet de la morale, est inséparable du *beau* en littérature. L'homme et la société peuvent, en rigueur, se passer d'art et de littérature, jamais de morale. Ainsi se trouve condamnée la théorie moderne de "*l'art pour l'art*," d'après laquelle un auteur se désintéresse de l'influence bonne ou pernicieuse de son œuvre sur le public, pour ne songer qu'à l'expression de ses idées.

5.—ÉCOLES LITTÉRAIRES.— Il n'est pas inutile de les connaître afin de juger les œuvres qu'elles ont produites :

1. *L'école classique* (ainsi nommée, parce que les écrivains sont, dans les *classes*, l'objet d'une étude préférée) est caractérisée par les idées générales, par un goût impeccable, un sens exquis de la mesure, une souveraine perfection de style, enfin par la prédominance de la raison sur l'imagination et la sensibilité.—L'école *pseudo-classique*, au début de notre siècle, crut à tort trouver dans l'imitation des modèles et dans l'application des règles la recette du génie.

2. *L'école romantique* est caractérisée par le rejet de l'imitation classique des anciens et par l'affranchissement des règles établies, par l'émancipation de l'imagination et de la sensibilité du joug de la raison.

3. *L'école idéaliste* se propose surtout la manifestation des idées et des sentiments, négligeant, à dessein, les détails matériels et extérieurs... La période littéraire qui embrasse le XVII et le

(1) Voir *Loughnys*, *op. cit.*—Quelles belles réflexions et suggestions sur Dieu et sur J.-C., objets du langage littéraire ! C'est le premier et le seul écrivain, à notre connaissance, qui ait traité un sujet si important.

XVIII siècles, est idéaliste à l'égard du XIX, si épris de pittoresque et de vérité objective.

4. *L'école naturaliste* recherche la peinture des détails matériels, le document, la couleur locale, les scènes triviales, grossières même, non en vue d'un sentiment ou d'une idée à mettre en lumière, mais parce que telle est la nature.—Dans un sens vrai, le *naturalisme* est l'imitation respectueuse et réservée de la nature, imitation animée, expressive, idéalisée.

5. *L'école réaliste* se cantonne dans la reproduction photographique du monde visible : se passer de goût, n'avoir point d'esprit ou l'avoir vulgaire ; ne garder de l'art que l'observation, et n'observer que les surfaces ; reproduire les gestes pour se dispenser d'être l'interprète de l'âme ; se complaire à peindre à nu les bas-fonds de la société et de la vie scandaleuses, voilà le plus clair des théories de cette école pestilentielle.

6. *Les Parnassiens* placent toute la valeur de la poésie dans la richesse de la rime et dans l'art de ciseler un vers : pour eux, l'idée semble indifférente, la perfection de la forme est tout. C'est l'excès d'une qualité.

7. *Les Symbolistes* ou *Décadents* sont les partisans du vague, de l'indéterminé, du mystérieux, du rêve. Pour réagir contre les écoles précédentes, contre le réalisme surtout, ils trouvent partout une signification symbolique : dans les parfums, dans les couleurs, dans les mots : un tel système est fait de convenu et d'exagération. (1)

6. *Moyens*.—La littérature arrive à ses fins par diverses voies :

1. Par l'enseignement des *règles générales et particulières* : *Grammaire, Style ou Belles-Lettres, Rhétorique*.
2. Par l'étude des *modèles* : *Histoire et Critique littéraires*.
3. Par l'exercice pratique des divers genres de compositions.

Art. III.—LES FACULTÉS LITTÉRAIRES.

En littérature les facultés de l'âme interviennent nécessairement, soit dans l'étude des règles, soit dans la connaissance, par l'analyse et la critique, des œuvres des maîtres, soit dans l'exécution du travail de composition : il importe donc d'étudier leur nature et leur rôle.

I. L'INTELLIGENCE est la faculté de concevoir des idées, de

(1) Cf. VINCENT, *op. cit.*

voir le vrai ou le vraisemblable, comme l'œil voit l'astre au firmament sans voile.

Ex.—“ Les hommes passent comme les fleurs, qui s'épanouissent le matin, et qui, le soir, sont flétries et foulées aux pieds.”—(FÈS. *Tel.* XIX.)

Comme les mots de cette phrase passent l'un après l'autre devant mon œil, de même les idées qu'ils renferment passent devant mon intelligence qui les regarde un moment au passage et lit en elles ce qu'elles sont : tel est l'acte de l'intelligence (*intus legere*) ; voilà l'intuition.

Mais il n'en est pas souvent ainsi : mon intelligence doit d'ordinaire cheminer lentement, péniblement, par un circuit laborieux, d'une idée à une autre, rapprochant, confrontant, unissant les idées sœurs et séparant les étrangères, pour arriver à la vérité d'ensemble : mon intelligence s'appelle alors *raison*, et son acte se nomme *jugement, déduction, raisonnement*.

2. LE JUGEMENT est la raison qui affirme ou qui nie le rapport de convenance ou de dissemblance entre deux ou plusieurs idées.

Ex.—Dieu est saint (affirmation du rapport de convenance).

Ex.—Tous les hommes ne sont pas saints (négation de ce rapport).

3. L'ESPRIT est la raison saisissant avec facilité et promptitude les rapports cachés des idées et des objets.

Ex.—“ Madame Récamier est déjà vieille ! ” dit quelqu'un en présence d'Em. Deschamps.—“ Pardon ! ” reprend vivement ce dernier ; “ il y a seulement longtemps qu'elle est jeune ! ”

4. LA MÉMOIRE est l'intelligence conservant les souvenirs des sons et des formes, des sensations, des sentiments et des idées, des mots et des tours de phrase, pour leur donner, à l'occasion, corps et vie dans la composition littéraire.

Ex.—Parlant à des Sœurs garde-malades dans un hôpital, je me rappelle soudain un mot de Chateaubriand :

—“ Souvenez-vous, mes Sœurs, de la noble parole d'un grand écrivain : “ Dieu aime les belles âmes, même dans les corps hideux ! ”—“ Vous faites ici l'office du *Bon Samaritain* ! ” -Autre trait qui s'offre à ma mémoire.

5. LA VOLONTÉ est la faculté qui tend librement au bien sous la lumière de l'intelligence. Elle regarde moins à la texture du style qu'à l'esprit général de la composition : sans elle point de *travail* ni de préparation éloignée de l'art d'écrire, ni d'*application immédiate* et courageuse au travail même de composition. C'est elle aussi qui réclame, dans l'œuvre littéraire, l'élévation, la noblesse, la décence, la rectitude morale.

6. L'IMAGINATION est la faculté de se représenter, sous des traits sensibles, les objets sensibles absents, et les objets immaté-

riels sous des images sensibles.—Ne la confondez pas, comme il arrive souvent, avec la puissance d'invention ou de création intellectuelle : cette création est, non une faculté, mais un résultat du concours de toutes les facultés.

Ex.— Mon *âme* est dans mon corps *comme le fil* à l'intérieur d'une lampe électrique ; le fil sans la lumière, c'est mon *âme* sans la grâce...

7. LA SENSIBILITÉ OU LE CŒUR est la faculté d'éprouver des sensations, des sentiments, de percevoir des impressions morales venues d'ailleurs et de s'en affecter suivant leur nature.

Ex.—Je lis mon journal où l'on rapporte qu'un jeune homme a commis un assassinat, un parricide ; j'éprouve-*un* sentiment d'*indignation* contre le meurtrier, de *pitié* à l'égard de la victime.

Remarque.—L'on succombe aujourd'hui à la tentation de mettre l'imagination et la sensibilité au-dessus de l'intelligence et de la volonté : c'est un danger et une erreur : dans le plan du Créateur, l'imagination est pour aider la raison, la sensibilité pour servir la volonté.

8. LE GOUT est la finesse de l'intelligence et la délicatesse de la sensibilité discernant et appréciant les beautés ou les défauts dans les œuvres de l'esprit.

Ex.—Quelqu'un me lit une pièce de vers de sa façon, sorte de prose rimée péniblement, sans originalité, sans émotion, sans couleur ; ce pastiche révolte mon goût, et je dis à l'intéressé, en bon français : "*Vos vers sont détestables !*"

1° Le *bon goût* aime le simple, le naturel, même dans le grandiose. Le *mauvais goût* se complait dans le grotesque, le burlesque, l'excentricité.

2° Le *goût incomplet* ne saisit point les beautés d'un modèle reconnu et estimé comme tel ; le *défectueux* ne sent pas le point de perfection de l'art et aime en deçà ou au delà.

3° Le *goût dépravé* se complait dans les images dégoûtantes, les tableaux réalistes, le langage trivial et burlesque.

4° Les qualités du bon goût sont :

(a) La *vivacité*, qui dicerne sur-le-champ ce qu'un ouvrage offre de bon ou de défectueux ;

(b) La *délicatesse*, qui distingue les beautés les plus voilées comme les défauts les plus cachés ;

(c) La *sûreté*, qui ne confond jamais l'or avec le clinquant, le beau avec le laid ;

(d) La *largeur*, qui apprécie à leur valeur les œuvres d'origine et d'inspiration les plus diverses.

5° L'éducation du goût s'effectue à la fois par la lecture réfléchie des chefs-d'œuvre classiques, par la fréquentation des bons critiques littéraires, par l'enseignement du professeur ou les conseils d'un ami judicieux

9. LE GÉNIE et le TALENT sont la réunion des facultés littéraires développées à un haut degré.

C'est le génie, si ces facultés ont une puissance extraordinaire et produisent une œuvre originale et grandiose.

Ex.—Shakespeare, Bossuet.

C'est le talent, si elles tirent un homme du commun et nous valent une œuvre au-dessus de l'ordinaire.

Ex.—Fénelon, Voltaire.

Entre eux il y a donc lieu d'admettre une différence, non de nature, mais de degré du plus au moins.

REMARQUES.

Deux qualités fondamentales distingueront toujours le véritable écrivain : le naturel et l'originalité.

1. LE NATUREL consiste à voir les choses au vrai et à les exprimer au vrai ; c'est l'équation de l'impression intime des objets reçue par l'âme, et de l'expression par le style de cette impression intime : voir les choses telles qu'elles sont, les peindre telles qu'on les a vues, c'est être naturel.

Or, l'impression est reçue par l'âme, par toutes ses facultés qui doivent toutes vibrer harmonieusement ; l'âme et toutes ses facultés devront exprimer leurs accords dans le style. Elles ont besoin absolument pour cela d'un instrument, qui n'est autre que la langue ; malheureusement on ne la connaît qu'imparfaitement et l'on n'écrit pas avec naturel.

2. L'ORIGINALITÉ est l'empreinte personnelle que les idées, les sentiments, les images reçoivent en passant par l'âme de l'écrivain ; et cette empreinte il la met dans le plan et le style de son œuvre.

Il y a dans l'âme de tout écrivain une proportion suivant laquelle ses facultés se mêlent et se combinent, une façon d'être naturelle à chacune d'elles et un développement acquis par l'éducation et l'étude, voilà ce qui constitue sa physionomie propre, son tempérament littéraire, son originalité individuelle.

Ex.—Racine montre plus de sensibilité que d'imagination, et autant de goût que de sensibilité.

Corneille montre *moins de sensibilité* que d'imagination, et *moins de goût* que de sensibilité.

L'on voit que ces deux poètes, originaux par leur supériorité sur le vulgaire, sont différents dans la forme de leur originalité, en raison du mélange et de la combinaison de leurs facultés.



I.—PARTIE.

ELOCUTION

Art. I.—LE STYLE.

1. Le mot **STYLE** (lat. *stylum*) désignait le poinçon en métal, en ivoire, en os, pointu par un bout et aplati par l'autre, à l'aide duquel les anciens écrivait sur de la cire ou sur tout autre endui mou.

Plus tard, ce mot signifia l'écriture elle-même, le talent d'écrire, la connaissance du métier, mais surtout la *manière de s'exprimer propre à un auteur*.

2. Le **STYLE** est donc la marque personnelle du talent, le don de rendre ses pensées, l'art aussi de les faire naître, de les féconder, de les mettre en relief.

Il a pour **SYNONYMES** : *duction*, (non la manière de dire, quant à la correction et à la justesse du débit) manière de dire, quant à la correction, à la justesse dans le choix et l'arrangement des mots ; *élocution* (non la manière dont on fait entendre les sons en parlant) manière d'énoncer sa pensée par l'agencement des mots ; *langage*, expression de la pensée par la parole.

3. Par **FOND** l'on entend les matériaux, idées et sentiments, la substance du sujet ; par **FORME**, l'expression, le revêtement, les tours, le style.

Selon les meilleurs juges, le fond et la forme ne font qu'une seule et même chose. L'on ne peut *en général* et d'une façon définitive, toucher à l'un sans altérer l'autre ; travailler la pensée, c'est donc travailler le style, et réciproquement.

Art. II.—ÉLÉMENTS DU STYLE.

§ I.—Les pensées.

1. L'**IDÉE**, **NOTION** ou **PENSÉE** est la représentation pure et simple d'un objet ou d'une vérité dans l'esprit.

Ex.—Soleil, vertu.

2. *Défn.*—En littérature la **PENSÉE** est surtout l'acte de l'es-

prit prononçant sur les rapports qui existent entre les objets ou les vérités.

Ex.—Le soleil est brillant sur l'azur du lac.

Ex.—L'innocence est rarement la parure d'une âme orgueilleuse.

3. *Qualités*.—1° La pensée VRAIE représente son objet tel qu'il est en réalité.

Ex.—Dieu est saint.—L'humilité sied à un cœur aimant et pur.

La pensée *fausse* le représente autre qu'il n'est.

Ex.—Tous les hommes sont sans péché.

2° La pensée JUSTE est celle qui est vraie à tous les points de vue.

Ex.—“ Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne savent pas les soutenir.”—(La Bruyère).

Le *paradoxe* est une pensée vraie d'un côté seulement.

Ex.—“ Du devoir il est beau de ne jamais sortir,

Mais *plus beau* d'y rentrer avec le repentir.—(Volt.)

Il est plus beau de rentrer dans le devoir que de ne pas y rentrer du tout : pensée vraie ;—mais elle est paradoxale et fausse dans les deux vers de Voltaire, sinon, il faudrait admettre que saint Augustin a bien fait de pécher, et saint Louis de Gonzague a mal fait de ne pas perdre son innocence baptismale.

3° La pensée CLAIRE représente nettement son objet que l'esprit saisit facilement.

Ex.—“ Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.”—(Rac. Phéd. IV.)

La pensée est *obscur*, *nuageuse*, quand on la comprend à peine.

4° La pensée NATURELLE traduit l'objet tel qu'il est ; SIMPLE, elle exprime l'idée sans apprêt, sans recherche.

Ex.—Les enfants parlent souvent avant de réfléchir.

5° La pensée est NAÏVE, quand la simplicité est extrême et jaillit subitement comme de source.

Ex.—“ Deux rats cherchaient leur vie ; ils trouvèrent un œuf.

Il n'était pas besoin qu'ils trouvassent un bœuf.”—(La Font. X. 1.)

1. La CANDEUR est la simplicité propre à l'âme ignorante du vice et la sincérité d'un cœur qui n'a rien à cacher.

Ex.—“ Cet animal m'a semblé si doux :

Il est velouté comme nous.

Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.

Je le crois fort sympathisant... (La Font. VI. 5.)

2. L'INGÉNUITÉ ajoute à la candeur un parfum de distinction et d'innocente franchise.

Ex.—“ Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

—Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.”—(La Font. I. 10.)

3. La BONHOMIE révèle une simplicité joyeuse, familière, trahit un esprit fin et un bon cœur, l'absence de fiel et de haine.

Ex.—A la mort de Mme de la Sablière, La Fontaine dut chercher un autre toit hospitalier. En sortant, il rencontra dans la rue Mme d'Hervart : "Je vous cherchais, Monsieur, dit-elle vivement, pour vous prier de venir désormais loger chez moi."—"J'y allais, Madame," répondit le Bonhomme.

4. Une NAÏVETÉ est synonyme de *sottise*, niaiserie, excessive simplicité.

6° La pensée NEUVE est celle dont l'objet, bien que connu déjà, est présenté sous une forme inattendue.

Ex.—Le fer ne connaîtra ni le sexe ni l'âge.—(Rac. *Esth.* I, 3), c'est-à-dire, le massacre sera général.

La pensée *banale*, usée, rebattue.

Ex.—Le ciel d'azur. les vertes prairies. en ce beau jour. une salutaire influence. les appâts de la gloire. etc., etc.

7° La pensée *fine*, *piquante* montre l'idée ou l'objet sous un aspect et laisse le plaisir de deviner les autres.—*Syn.*: *trait d'esprit*; *ingéniosité*.

Ex.—"Quelque bien que l'on dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau."—(La Rochefoucauld, *Max.*)

La pensée *subtile*, *prétentieuse*, *raffinée*, *recherchée*;—*jeux de mots*, *pointes*, *calembour*.

8° La pensée *gracieuse*, *délicate* offre à l'esprit des objets agréables en eux-mêmes ou par la manière de les présenter.

Ex.—"La grâce est plus belle encor que la beauté."—(La Font. *Adonis*).

La pensée *bizarre*, *burlesque*, *grotesque*.

9° La pensée FORTE, ÉNERGIQUE, VÉHÉMENTE renferme beaucoup de sens en peu de mots.

Ex.—"A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire."—(Corn. *Cid.* I, 2).

La *raideur* ou *dureté* est l'exagération de la force.

10° La pensée HARDIE semble une exagération dans l'expression d'une idée.

Ex.—Seigneur, ou pardonnez-leur, ou effacez mon nom du livre où vous l'avez écrit !—(Moïse, *Exode*.)

La pensée *extravagante*, *ampoulée*, *emphatique* se rencontre souvent dans les œuvres de V. Hugo, de Zola et des décadents naturalistes.

11° La pensée NOBLE, ÉLEVÉE représente des objets propres à ravir d'admiration par les réflexions qu'elle suggère.

Ex.—Celui qui met un frein à la fureur des flots,

Sait aussi des méchants arrêter les complots.—(Rac. *Ath.* I, 1).

Voir aussi la *prière d'Esther* dans la tragédie de ce nom.

La pensée *basse, vulgaire, triviale, familière*.

120 La pensée **SUBLIME** représente l'idée sous des couleurs saisissantes ou sous un jour qui ravit d'enthousiasme.

Ex.—**Félix**.—Enfin, ma bonté cède à ma juste fureur :
Adore les dieux, ou meurs.

Polyeucte.—Je suis chrétien !—(Corn. *Pol.* V. 3).

L'*emphase*, le *phœbus*, l'*enflure* sont la recherche fréquente et à tort du sublime.

* *

CULTURE DE L'INTELLIGENCE.

Les novices dans l'art d'écrire se plaignent de la sécheresse et de la stérilité d'esprit, du manque d'idées. Les procédés leur font défaut, l'activité et l'effort les découragent d'avance : ainsi ils ne trouvent rien, parce qu'ils ne savent pas chercher.—Nous reviendrons plus tard aux détails sur cet important sujet. Contentons-nous des conseils suivants de culture intellectuelle :

10 La **RÉFLEXION** et la **MÉDITATION** préalable du sujet que l'on doit traiter. Vous êtes doué d'intelligence, de jugement, de mémoire, d'esprit, de conscience, interrogez ces facultés, rentrez en vous-même, vous y découvrirez infailliblement des idées, cachées, il est vrai, comme l'étincelle dans la pierre.

20 L'**OBSERVATION** des faits, des conversations, des mœurs de nos semblables. Il faut s'habituer au raisonnement, à la recherche des causes et des effets, savoir comparer, rapprocher, opposer des circonstances analogues, épier la conduite de son voisin, personne instruite, judicieuse, expérimentée, que l'on devra imiter sans crainte.

30 La **LECTURE** des meilleures œuvres de critique littéraire. L'on se demande comment, en quels termes, elles sont jugées et appréciées par des esprits d'élite, par des hommes de talent et de goût.

40 L'**ENSEIGNEMENT** d'un maître qui établit des principes et des idées générales, qui n'est avare ni de conseils ni de corrections, qui partage avec libéralité sa provision de savoir et d'expérience.

§ II.—Les sentiments.

1. *Déf.*—Le **SENTIMENT** est une impression agréable ou désagréable, produite dans l'âme par une idée.

2. *Drv.*—10 Le sentiment *religieux* a pour objet Dieu et ce qui se rapporte à son culte.

2° Le sentiment *de la nature* a pour objet la nature physique, le monde extérieur sensible.

3° Le sentiment *moral* a pour objet le bien ou le mal, le devoir et la vertu, le respect et l'admiration, l'estime ou le mépris, l'amour ou la haine, et surtout la satisfaction morale et le remords.

4° Le sentiment *esthétique* a pour objet le plaisir ou la tristesse que nous procurent la contemplation du beau ou la vue du laid dans les œuvres d'art.

3. *Qualités*.—1° Le sentiment VRAI, SINCÈRE est celui qui est éprouvé par l'écrivain et qu'il communique aux autres.

Ex.—Médée, accablée de malheurs, reçoit les caresses de ses enfants, et s'écrie :

“ Ah ! chers consolateurs !

Ils comprennent que Dieu crea dans nos misères

• Les baisers des enfants pour les larmes des mères.” (Rac.)

Les sentiments *artificiels, fictifs, factices* nous laissent indifférents. Le sentiment *faux* (on a créé aujourd'hui l'adjectif *insincère*) est celui qui n'a pu exister réellement ni vraisemblablement dans l'âme de la personne qui l'exprime.

2° Le sentiment NATUREL, VRAISEMBLABLE est en harmonie avec le caractère et la situation d'un personnage. *Vrai* et *naturel* sont souvent identiques ; il y a entre eux une nuance, selon ce vers :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. (Boil.)

Ex.—“Faites, dieux immortels, qu'en voyant cet enfant revenir chargé de dépouilles sanglantes, la foule dise un jour : Astyanax est plus brave que son père, Hector !” (Homère, Il. vi.)

3° Le sentiment DÉLICAT est celui qui s'exprime sous une forme aimable et voilée. Syn.: *gracieux, exquis, doux*.

Ex.—“ Va, je ne te hais point !” (Corn., *Cia*, III, 1.)

Ex.—“ Mon enfant, { On n'a pas été sage.”
{ Nous n'avons pas été sage.”

Le sentiment *indélicat, aigre, piquant*...

4° Le sentiment NOBLE, GRAND, ÉLEVÉ paraît désintéressé et porte à l'admiration, à la reconnaissance, à l'amour.

Ex.—“ Rome nous a nommés, je ne vous connais plus !

—Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue !” —(Corn. *Hor*, III, 1.)

Le sentiment *bas, vulgaire, grossier, intéressé*.

5° Le sentiment *fort, énergique* est celui d'une âme généreuse qui pousse à une grande action.

Ex.—“ Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi !” (Larochejacquelin à ses soldats).

6^o Le sentiment *sublime* excite dans l'âme, outre l'admiration, une sorte de stupeur et d'enthousiasme.

Ex. — "Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?

— "Qu'il mourût !" — (Corn., *Hor.* III, 6.)

*
*
*

CULTURE DE LA SENSIBILITÉ, DU CŒUR.

Les sensations et les sentiments ont envahi la littérature contemporaine, avec une exagération regrettable ; le journal et le roman ne vivent guère que de *sensations* : ce qui est plus regrettable encore.

Les sensations et les sentiments sont utiles, nécessaires en littérature, à la condition néanmoins de fusionner avec la pensée, la logique, le raisonnement.

La sensibilité conserve sa fraîcheur et son parfum, aux conditions suivantes :

1^o *Une vie pure.* Toute âme souillée de vices devient passionnée, troublée, troublante, dure, insensible, cruelle même. Un trop grand nombre de romans contemporains sont les fruits d'esprits sans noblesse ni rectitude, de cœurs sans règles morales.

2^o *L'absence de préoccupations basses et avilissantes,* la fuite des compagnies dangereuses, l'horreur des conversations dont rougirait la pudeur, et des lectures surtout qui tendent à réveiller les instincts inavouables de la nature mauvaise.

3^o *L'amour du spectacle de la nature,* l'observation des scènes et des panoramas qui élèvent l'âme et approvisionnent l'imagination de couleurs vraies et variées.

4^o *La lecture et l'analyse des auteurs de bon goût,* chez lesquels le cœur joue un rôle tempéré par la grandeur, l'élévation et le naturel des pensées, par la délicatesse, la grâce, la pureté des sentiments et des figures.

5^o *L'observation de son propre cœur* et de la conduite des personnes de conscience délicate. Les émotions et les inclinations intérieures sont multiples et incessantes ; ce sont les vibrations secrètes des cordes de l'âme : il faut craindre de les fausser en recherchant les émotions trop vives !

§ III.—Les Images.

I. *Déf.*—L'IMAGE est un produit de l'imagination.—Il ne faut pas la confondre avec l'*idée*. Celle-ci est une représentation purement spirituelle des objets ; celle-là en est une représentation sensi-

ble : elle reproduit l'aspect extérieur et matériel de la réalité, couleurs, lignes, mouvement, gestes, voix. L'image accompagne presque toujours l'idée : il est difficile de penser à un *arbre* sans se le figurer matériellement.

2. *Div.*—1° L'*image passive* est l'impression reçue des objets extérieurs.

2° L'*image active* est le résultat de la combinaison des impressions entre elles dans l'esprit.

Ex.—“Quand les premières semences de la religion germèrent dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, dépouillée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une brise aride et glacée; et la terre se dessécha. Le ciel en eut pitié; il lui rendit ses tièdes rosées; puis la brise souffla de nouveau...” (Chateaubriand).

3. *Qualités.*—1° L'image *VRAIE, JUSTE* répond à l'idée exacte de l'objet de la comparaison.

Ex.—“Un esprit *lumineux*.”—Comme l'œil voit bien les objets mis en pleine lumière, ainsi l'esprit net et précis aperçoit l'idée dans une lumière intérieure.

L'image *fausse*.—Ex. “Les éditeurs affolés ont versé des *flots de livres*.” (1) Un livre n'a rien de fluide, de glissant qui rappelle la fuite de l'eau : mauvaise image !

2° L'image *CLAIRE, NATURELLE* est celle que l'on saisit facilement.

Ex.—“Mon nom sert de *rempart* à toute la Castille.” (Corn. *Cid* l. 3).

L'image *outrée, obscure* :

Ex.—“Son front *resplendissant de mal s'élève*...”—(V. Hugo).

3° L'image *NEUVE* saisit par son tour imprévu et inattendu.

Ex.—“L'hiver silencieux versant en avalanches

Sa fine *orfèvrerie* et ses *fourrures* blanches.”—(Fabié).

Les images *toutes faites, rebattues, incolores, usées, banales, fanées*... Ex.—Les rayons *argentés* de la *reine* des nuits, etc., etc., etc.

4° L'image *GRACIEUSE, DÉLICATE* charme, captive, séduit la sensibilité par l'imagination.

Ex.—“Le navire va s'engloutir dans les flots; l'équipage en prières lève les mains au ciel : soudain, dans la nuit noire, la nue se déchire, une lumière éblouit la vue : c'est Marie, portant Jésus dans ses bras et calmant les flots *par un sourire* !”—(Chateaubr.)

5° L'image *NOBLE, SOBRE, ÉNERGIQUE* ne représente rien de bas et exprime beaucoup de sens en peu de mots.

Ex.—“Rome est partout où je suis !”—(Corn.)

Dans les œuvres des romanciers contemporains pullulent et grouillent des images *triviales, grossières, repoussantes, dégoûtantes, révoltantes*...

Ex.—“ L'émeute descendit dans la rue : l'on ne voyait que le trou noir des bouches hurlant des cris de mort, et que les bras nus arborant des haches en guise de drapeaux, etc. . . ”—(Zola.)

6° L'image *SUBLIME* éveille dans l'esprit une idée de grandeur et d'infini.

Ex.—“ La terre se tut en présence d'Alexandre. ”—(Mach. 1, 1.)

Corneille parfois, V. Hugo souvent, font usage d'images *forcées, exagérées, ampoulées*.

* * *

CULTURE DE L'IMAGINATION.

L'imagination joue, avec la sensibilité, un rôle très important : elle a renouvelé la littérature française au XIXe siècle. L'on serait tenté de dire que cette faculté secondaire a d'abord poussé Chateaubriand, V. Hugo et d'autres à l'excès du coloris aux dépens de la raison, et que leurs successeurs lui ont immolé jusqu'au sens commun.

Elle doit être la servante et l'esclave de l'intelligence.—Indiquons quelques moyens de la maintenir dans ce servage glorieux pour elle :

1° La *conservation* de sa délicatesse, de sa fraîcheur, de son parfum, par la fidélité constante aux conseils que nous avons indiqués à l'égard de la sensibilité.

2° La *modération* de son allure, sinon elle s'emporte, bride abattue, s'égarant au hasard en dehors de la voie droite, c'est-à-dire loin du sujet à traiter. Trop de lumière éblouit, la profusion des images fatigue.

3° La *lecture* assidue des bons poètes et des grands prosateurs, de ceux surtout qui ont traité des genres descriptifs et narratifs. Il y a peu de profit à tirer des romans, à quelques exceptions près.

4° L'*imitation* et la *retouche* : la première consiste à s'assimiler un beau passage dans le dessein d'en faire usage pour un sujet analogue ; la seconde, à suivre l'exemple des grands maîtres qui revisaient *cinq, huit, dix* fois leurs œuvres ; et encore, soit à supprimer les images inutiles, obscures, forcées, soit à en revêtir des idées trop nues ou trop sèches.

REMARQUES.

1.—L'exposé théorique qui précède appelle quelques observations. La première, toute naturelle, est celle-ci : Faut-il étiqueter toutes ces notions et les ranger par ordre dans la mémoire ?— Nous répondrons en empruntant les mots si connus d'un personnage de Molière : "*Je ne dis pas cela, Monsieur.*" Le point important est, ce semble, d'être éclairé sur le sens et la valeur des termes, sur leurs différences et leur usage universel dans la langue littéraire.

2.—D'ailleurs comment étudier et expliquer les ouvrages, comment les analyser, les juger, les goûter, sans la connaissance exacte des expressions dont on fait un emploi si général et si fréquent ? Qu'on le veuille ou non, le style se composera toujours d'éléments fondamentaux, pensées, sentiments et images, fruits du travail des facultés correspondantes.

3.—De quel droit oserait-on se prévaloir pour m'interdire une appréciation sur les *faussetés* d'un Voltaire, les *paradoxes* d'un Rousseau, les *excentricités monstrueuses* d'un Hugo, d'un Zola, et le reste ? Il semble que l'on se complaît, depuis vingt ans, à jeter le discrédit sur les principes de littérature, que l'on veut l'émancipation des lettres comme celle de la raison et de la morale. L'on continue néanmoins de publier des traités sur l'art d'écrire, témoin les auteurs que nous citons en note première à la première page.

4.—Concluons sans crainte qu'il ne sera pas inutile de lire et de relire les *notions préliminaires* et ce qui concerne les *éléments du style*, dans notre *Revue* ou ailleurs.



II.—PARTIE PRATIQUE.

A.—CLASSE DE TROISIÈME OU DE POÉSIE. (1)

N° I.

La Cigale et la Fourmi.

La cigale ayant chanté

Tout l'été,

Se trouva fort dépourvue

Quand la bise fut venue :

(1) La division par classes (*Troisième, Seconde, Rhetorique*) est de pure convention, adoptée uniquement en faveur de la clarté et de la méthode.—Les élèves des classes inférieures sont aussi admis à notre table et peuvent se servir selon leur appétit et leur goût.

Pas un seul petit morceau
 De mouche ou de vermisseau
 Elle alla crier famine
 Chez la fourmi sa voisine,
 La priant de lui prêter
 Quelque grain pour subsister
 Jusqu'à la saison nouvelle.
 " Je vous paierai, lui dit-elle.
 Avant l'oût, foi d'animal !
 Intérêt et principal."
 La fourmi n'est pas prêteuse :
 C'est là sont moindre défaut.
 " Que faisiez-vous au temps chaud ?
 Dit-elle à notre emprunteuse."
 —Nuit et jour à tout venant
 Je chantais ne vous déplaie.
 —Vous chantiez ! j'en suis fort aise.
 Eh bien ! dansez, maintenant."

—(Edition AUBERTIN).

EXPLICATION LITTÉRALE.

I.—6. PREMIERS VERS.—CIGALE (latin *cicada* devenu cigade, puis cigale) : 1° Insecte qui fait entendre un bruissement aigu et monotone produit par le frottement de deux membranes élastiques placées dans l'abdomen ; ce bruissement s'appelle improprement le *chant* de la cigale ;—2° (Marine) Organeau d'une ancre, d'un grappin.

—CHANTÉ :—(lat. *cantare*). I.—1° Faire entendre avec la voix un air de musique.

Ex.—u^e romance.

Par extension : Ex.—des paroles sur un air ;—la messe.

Absolument : Ex.—Apprendre à chanter.

Par analogie : en parlant de certains instruments, dont les sons peuvent être liés, de manière à imiter le chant de la voix humaine.

Ex. *Le piano ne-pas comme le violon.*

2° Par anal.—Les oiseaux chantent bien.—Le chant du coq.

Figuré.—Ex —La cigale ayant chanté.

Proverbe : Ex —La poule ne doit point chanter devant le coq, (Molière F. sav. V. 3) c'est-à-dire la femme ne doit point parler devant le mari.

Par ext. : en parlant de certains bruits qui présentent comme une succession de sons.

Ex. La porte chante, c'est-à-dire crie sur ses gonds.

Proverbe : Une porte mal graissée chante, c'est-à-dire il faut payer quelqu'un pour obtenir son silence.

II.—Célébrer par des chants poétiques.

Ex.—les exploits, les victoires d'un héros.

Fig. :—victoire, c'est-à-dire se vanter d'être vainqueur.

P. ext. :—les louanges de quelqu'un, c'est-à-dire célébrer ses mérites.

ÉTÉ (lat. *æstatem* - esté - été). * Saison chaude de l'année qui suit le printemps et précède l'automne.

Ex.—Des vêtements, un costume d'été.

Par. ext. : L'—de la Saint-Martin : derniers beaux jours qui se montrent parfois à l'arrière-saison, vers le 11 nov., fête du saint.

Fig. : L'été de la vie, c'est-à-dire l'âge de la force, de la maturité.

—TOUT L'ÉTÉ : pendant tout l'été ; *ellipse* fréquente dans le langage ordinaire et familier.

Ex.—Elle a toussé toute la nuit.

—FORT : *adv.* D'une forte manière.—*Synonyme* : fortement.

Ex.—Vous parlez trop fort.

Fig. : Ex.—De plus en plus fort, c'est-à-dire en augmentant toujours.

P. ext. : 1. Beaucoup.—Ex.—Auguste est — troublé. (Corn. *Cinna*, iv, 4).

2. Très.—Ex. —dépourvue.

—DÉPOURVUE (Particule *dé* du lat. *dis*. et *pourvoir*). Dépouvoir n'est plus guère usité qu'au participe passé employé adjectivement.

Dépourvu : qui a cessé d'être pourvu, qui n'est pas pourvu.

Ex.—Etant de cheveux dépourvue (La Font. VIII, 16.)

Absol. : La cigale... dépourvue.

Fig. : Ex.—Il est dépourvu d'esprit.

Loc. adv. : Au dépourvu, c'est-à-dire dans un moment où l'on n'a pas les ressources nécessaires.—*Syn.* : A l'improviste.

—BISE : (origine inconnue). Vent sec et froid.

Ex.—"Comme tombe une fleur que la — a séchée."—Malth.)

P. ext., poétique : Vent d'hiver.

Ex.—Quand la — fut venue.

Prov. : Sec comme bise.

PAS UN SEUL PETIT : tour familier et expressif; monosyllabes, pris au sens propre, mais faisant image vive et gracieuse, comme le vers de Racine :

“Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.”

—MORCEAU est pour *morceau* du latin *morsum* (mordre); au moyen âge, il faisait *morsel*, comme hameau : *hamel*; chapeau : *chapel*...

I.—Partie d'un aliment solide qu'on saisit en mordant.

Par ext. : aliment.

Ex.—“Arbitre des bons morceaux.” (La Bruy. 11).

Par anal. : En parlant d'une chose.

Ex.—La vengeance est un — de roi. (La Font. X. 11).

II.—1^o—Partie d'un corps solide rompu, coupé. . . .

Ex.—Comme un—de cire. (Mol. 3).

P. anal. : Ex.—Un—de terre : un petit terrain.

2^o—Partie détachée d'une œuvre d'esprit.

Ex.—Un recueil de—choisis.

Par ext. : Toute œuvre d'un écrivain, d'un artiste, considérée isolément.

Ex.—Un beau—de sculpture, de peinture.

—MOUCHE (lat. *musca*, devenu mousche, mouche).

I.—Insecte commun.

Fig. : Ex—Etre tendre aux mouches, c'est-à-dire très impressionnable.

Ex.—Prendre la— : saisir au vol la plus légère occasion de s'irriter.

Prov. : a) Faire d'une mouche un éléphant, c'est-à-dire donner de l'importance aux petites choses.

b) On prend plus de—avec du miel qu'avec du vinaigre, c'est-à-dire la douceur réussit mieux que la sévérité.

c) Faire la—du coche, c'est-à-dire se donner beaucoup de mouvement pour paraître jouer un rôle important.

P. ext. : —à miel : abeille ; —artificielle : appât de pêche, auquel on donne l'apparence d'une mouche.

II.—*Par analogie* avec le vol de la mouche : 1. Point coloré qui semble passer devant les yeux : 2. Personne qui va espionner.

Ex.—Une fine — : une personne qui épie et devine avec perspicacité.

III.—*Par anal.* avec la petitesse et la couleur de la mouche :

1. Taffetas gommé qu'on applique en guise de remède.

2. Point noir d'une cible.—etc. .etc.

—VERMISSEAU (lat. *vermis* : ver). Petit ver de terre ; larve vermiforme.

Fig. : Ex. *Vermis* que nous sommes ! (c'est-à-dire êtres chétifs et misérables). Le ciel se rit des vains projets des hommes ! (Regnard).

II.—§. VERS.—CRIER (lat. *critare* - crider - crier).

1. *Verb. intr.* : 1° Lancer avec la voix un son perçants.

Par anal. : aboiement du chien à la chasse ; bruit des objets :

La porte crie.

2° Faire entendre un appel, une plainte, une protestation.

Ex.—Le sang d'Abel crie contre ton crime.

Absol. : Ex.—O temps ! ô mœurs ! j'ai beau crier. (La Font. VII, 1)

II.—*Verb. trans.* : Dire quelque chose d'une voix forte, retentissante.—Ex.—*Au feu, au voleur.*

Par ext. : — à l'injustice, au paradoxe.

Fig. : — une nouvelle de tous côtés.

Spécial. : — une marchandise, c'est-à-dire la vendre aux enchères publiques.

— FAMINE (lat. *fames*). Souffrance générale causée par le manque de vivres.

Ex.—Prendre les assiégés par la famine.

Fig. : Ex.—Prendre quelqu'un par la — : c'est-à-dire l'obliger à se soumettre en lui retranchant l'argent dont il a besoin pour vivre.

Ex. : *crier* — : se plaindre hautement d'être réduit à la famine.

— FOURMI (lat. *formica*). Petit insecte vivant en société.

Par ext. : — blanche : le termite.

Fig. : Avoir des — dans les jambes, c'est-à-dire une sensation analogue au picotement des fourmis, à la suite de l'engourdissement.

— VOISINE (lat. *vicinam*). Qui est proche, auprès.

Fig. : 1 qui est sur le point de, qui approche.

Ex.—Elle est voisine de sa perte.

“ 2 Qui diffère peu, qui est assez ressemblant.

Ex.—Le chat et le tigre sont d'espèce voisine.

— PRIANT (lat. pop. *precare* : prier : prier : prier). 1° Adorer la divinité en lui demandant une grâce ou en la remerciant.

Ex.—Les païens priaient les dieux. (Mass, Jeudi 1.)

2° Presser quelqu'un d'accorder quelque chose.—Ex.—(ici).

Par la formule de politesse :—Ex.—*Pries-le de venir.*

3°. Inviter.—Ex. Il le prie à souper. (La Bruy. 11.)

Absol. : Vous êtes prié d'assister au service et enterrement. . .

— PRÊTER (lat. *prestare* : prester : prêter).

I.—*V. tr.*—1° Mettre à la disposition de quelqu'un.

Ex.—Prêtez-moi votre attention.—Que Dieu lui — vie ! (La Font V, 3).

P. ext. : Ex.—Elle sut se — au monde. (Boss. *Or. M. Thér.*)

2° *Spécial.* — Mettre à la disposition pour un temps, pour rendre ensuite.—Ex.—(ici).

Fig. : — sa plume à quelqu'un : écrire pour lui.

Par ext. : — à quelqu'un des torts, des ridicules.

Prov. : On ne prête qu'aux riches : on n'attribue les choses qu'à ceux qu'on en sait capables.

II.—*V. intr.*—1° Fournir matière à quelque chose.

Ex. — aux attaques, à la critique.

2° S'étendre aisément.—Ex.—*Cette étoffe prête.*

—GRAIN lat. (*granum*). Chacun des fruits contenus dans l'épi.

—SUBSISTER (lat. *subsistere*)—1° Exister encore, continuer d'être, en parlant des choses.—Ex. *Mon objection subsiste.*

2° Vivre et s'entretenir, en parlant des personnes. Ex. (ici).

—SAISON (lat. *sationem* ; semaille) Chacune des quatre divisions de l'année.

—SAISON NOUVELLE ; périphrase ; printemps.

1. *L'arrière-saison* : l'automne, le commencement de l'hiver.

2. *La belle saison* : la fin du printemps, l'été, le commencement de l'automne.

3. *La mauvaise saison*, le reste de l'année.

4. *La saison chaude* : le printemps et l'été.

5. *La saison froide* : l'automne et l'hiver.

* * *

III.—3. VERS.—PAIERAI (lat. *pacare*, calmer, satisfaire).

I. S'acquitter de ses dettes.—Ex. (ici).

Fig. : Ex.—Je suis payé pour me défier de lui, c'est-à-dire il m'a déjà trompé.

Abso. : Ex.—Avoir de quoi payer.

Construction : avec *en* ou avec *de*, pour indiquer la nature du paiement.

Ex. Je vous — *en* or, *en* argent comptant.

Ex. Je ne — pas ce plaisir *de* tout l'or du monde.

Fig. : — quelqu'un de retour, lui rendre les sentiments qu'il a pour nous.

P. ext. : — quelqu'un d'ingratitude, de mauvaises raisons, de belles paroles.

Abso. : — d'audace, d'effronterie ; —de sa personne en s'offrant en personne au danger, à la peine.

II.—1° Remettre ce qui est dû.—Ex. — *son loyer.*

Prov. : Qui — ses dettes, s'enrichit.

Fig. : — sa dette à Dieu, à la patrie, à la nature : mourir.

2° Libérer ce que l'on a acheté.—Ex. — *une propriété.*

Fig.: Ex. Mon père paya cher ce dangereux honneur. (Rac. *Mithr.* I, 3.)

Ellipt.: Il me paiera cela.

— AOÛT (lat. *augustum*: mois qui avait reçu le nom de l'empereur Auguste: août: août). 1° Le huitième mois de l'année.

2° *P. ext.*: La moisson, qui se fait durant ce mois.—Ex. (*ici*).

Remarquez que, plus haut, La Fontaine désignait le printemps par une périphrase: ici, il désigne par un nom de mois la moisson qui a lieu d'ordinaire dans le cours de ce mois.

— FOI (lat. *fidem*: feid, fait, fei, foi). 1° Assurance donnée de tenir un engagement.

Ex. Les chiens qui sur leur — reposaient sûrement. (La F. III, 13.) — (*ici*) formule de serment.

2°—Croyance aux dogmes révélés de la religion.—Ex. *Avoir la foi.*

— ANIMAL (lat. *animal*) 1° Etre organisé, ayant la faculté de sentir et de se mouvoir. Ex. (*ici*).

2° *Fig.*: Personne rude et grossière (*famil.*)

— INTÉRÊT (lat. *interest*: il importe.)

1° Ce qui touche quelqu'un par le profit qu'il tire de quelque chose.

Ex.—Il a des — dans cette entreprise.—*Spécial*: — d'argent: loyer d'un argent prêté. (*ici*.)

2° Ce qui touche quelqu'un par l'avantage qu'il trouve en quelque chose. Ex. Consulter son intérêt.

— PRINCIPAL (lat. *principale*) 1° (En parlant des personnes.)

Ex. Le — d'un collège. 2° Capital d'une somme prêtée. Ex. (*ici*).

* *

IV.—2 VERS, dont les mots sont connus, excepté le dernier :

DÉFAUT. (*Dé, faut, de faillir*).

1° Absence d'une chose, d'une personne, là où elle serait désirable. Ex. *La prudence lui fait défaut.*

2° Insuffisance de la quantité d'une chose. Ex. *Pécher par défaut.* *Spécial*: en parlant de certaines qualités, de certains avantages.

Ex. Le — d'esprit, de jugement, de courage, d'attention.

3° *P. ext.*: Ce qui dans une personne ou une chose, n'est pas ce qu'il doit être. (*Syn.*: imperfection.)

Ex. C'est là son —. (*ici*),—Ex. Les — d'une étoffe, d'un mur...

* *

V.—2 VERS.—TEMPS CHAUD — la saison chaude, c'est-à-dire le printemps et l'été.

EMPRUNTEUSE (lat. pop. *im-pro-mutare*; *impromutuum*.) Celle qui fait un emprunt d'argent, d'objets. Ex. (*ici*).

Fig.:—Ex. Mon esprit emprunteur. (Regnard.)

* * *

VI. 2 VERS.—NUIT (lat. *noctem* : nuct : nuit.)

1^o Partie de la journée de 24 heures pendant laquelle le soleil cesse d'éclairer le lieu où l'on se trouve.

Prov. : (a) La—porte conseil; il est bon, avant de se décider, de réfléchir jusqu'au lendemain.

(b) La —, tous les chats sont gris : la nuit, on ne distingue guère les personnes.

(c) Passer une nuit blanche : sans sommeil.

Loc. adv. : Nuit et jour : pendant la—et le jour.

2^o Obscurité qui règne en l'absence du soleil couché.

Ex. La — tombait.

Prov. : C'est comme le jour et la — : c'est-à-dire ce sont deux choses très différentes.

P. ext. : obscurité.—Ex. Enveloppés dans une — profonde. (Fén. *Tél.* 1.)

Spéc. et poét. : La — éternelle du tombeau, c'est-à-dire la mort.

Fig. : (a) obscurité qui règne dans l'esprit :—Ex. La — de l'ignorance.

(b) Condition obscure où l'on vit.—Ex. Elle passa de la nuit profonde sur un trône.

—A TOUT VENANT : venant est *subst. masc.* et signifie : celui qui vient, qui se présente.

Ex. Les allants et les venants sont nombreux dans cette rue.

A tout venant : au premier venu, à tout le monde.

Ex. Emprunter à tout venant; — et (*ici*).

—NE VOUS DÉPLAISE : qu'il ne vous en déplaise, (forme d'impersonnel : Il me déplait que. . .) et signifie : ne prenez pas mal ce que je dis.

* * *

VII. 2 VERS.—AISE (subst. et adj. verbaux de l'ancien verbe : aisier, aiser) est ici adj. : qui s'épanouit de joie.

Ex. (*ici*) ; et : Je suis fort aise de son élévation. (La Bruy. 8.)

—DANSEZ (Anc. allem. : *danson* : tirer : faire une file, une chaîne). 1^o Faire une série de pas, de sauts, d'attitudes rythmées et cadencées.—Ex. (*ici*).

Prov. ; (a) Quand le chat est absent, les souris dansent.

(b) Faire danser quelqu'un sans violon : le malmenier.

2° Faire une série de bonds, de mouvements réguliers.

Ex. Le navire dansait sur les flots.

Prov. (a) Faire — les écus : les dépenser très vite.

(b) Faire — l'anse du panier : gagner sur ce que l'on achète.

* * *

VOCABULAIRE. (1)

1. CHANTÉ—A. *Dérivés* : cantate, cantatrice, cantilène, cantique ; chanson, chansonnette, chansonnier ; chant, chantage, chantant, chanteau, chanterelle, chanteur, chantonner, chantré.
- B. *Composés* : Enchantement, enchanter, enchanteur ; désenchanter, désenchantement ; incantation.
2. MORCEAU : morceler, morcellement.
3. MOUCHE : mouchard, moucheron, moucheter ; émoucher, émouchet, émouchette.
4. VERMISSEAU : vermine, vermicelle, vermoulu.
5. CRIER : cri, criage, criailler, criant, criard, criée, crierie, crieur ; décrier ; s'écrier.
6. FAMINE : faim, famélique ; affamer.
7. FOURMI : fourmilier, fourmilière, fourmillement, fourmilier ; fornication.
8. VOISINE : vicinal ; voisinage ; avoisiner, avoisinant.
9. PRIANT : prière ; précaire ; dépréciation, imprécation.
10. PRÊTER : prêt, prêteur ; prestation ; apprêter...
11. GRAIN : granit, grenat, grenade, grenier, grèle, grange, grenaille, granivore ; égrener, engrener...
12. SUBSISTER : subsistance.
13. Foi : feal ; fidèle, fidélité, fier, fiancé, fiançailles ; — affidé ; confier, confidence, confident ; défier, défiance ; méfier, méfiance ; perfide, perfidie.
14. INTÉRÊT : intéresser, intéressant ; désintéresser, désintéressement.
15. NUIT : nocturne ; nuitamment ; équinoxe...
16. JOUR (diurnum) : diurne ; quotidien ; journal, journalier, journallement ; bonjour, séjour, toujours...
17. DÉPLAISE : déplaisance, déplaisant, déplaisir.
18. AISE : aisé, aisément ; malaise, malaisé, malaisément.
19. DANSER : danse, danseur ; contre-danse.

(1) Cherchez le sens de ces mots

REMARQUES.

1. Cette analyse paraîtra peut-être longue et détaillée à l'ex-cès ; elle a son importance, croyons-nous ; il faut la lire et la relire : le vocabulaire, le sens des mots, la propriété des termes ne s'acquièrent et ne se gravent dans la mémoire qu'en y revenant souvent.

2. La pensée qui nous a inspiré est celle de la nécessité d'approfondir la langue, d'y découvrir des trésors cachés dont la possession enrichisse toutes les facultés. Les élèves ont à gagner *cent pour un* dans l'assimilation personnelle de ces aliments qui leur sont servis et placés sous la main.

3. Il s'agit de mettre en activité tour à tour le jugement, la raison, l'esprit, la mémoire, l'imagination, et de les exercer sans relâche au moyen des étymologies, des dérivés, des composés, des définitions, des diverses acceptions de mots, des exemples puisés dans les bons auteurs, des analogies, des locutions proverbiales, en un mot, des inépuisables ressources que fournit l'explication littérale.

4. Une fable ainsi expliquée, et bien comprise, n'est-ce pas une fable à moitié apprise ?

No. II.

EXERCICE D'IMITATION (1).

I.—*Texte.*

« Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnait plus de son chant ; les nymphes qui la servaient n'osaient lui parler. Elle se promenait souvent seule sur les gazons fleuris dont un printemps éternel bordait son île ; mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisaient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeurait immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosait de ses larmes ; et elle était sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux.

(FÉNELON, *Télémaque* I.)

(1). Lorsque l'on traitera des divers genres de prose, l'on indiquera les règles qui concernent l'imitation des modèles.

DISCUSSION RAISONNÉE DU TEXTE.

1^o—INTELLIGENCE. Quelle idée dominante l'auteur a-t-il voulu exprimer ? L'idée du *regret*, de la *douleur* en l'absence de la *personne aimée*.

Tout sort de la pensée contenue dans la première phrase, comme les tiges sortent de la racine. Pourquoi Calypso est-elle *malheureuse d'être immortelle*, pourquoi sa *grotte ne résonne-t-elle plus de son chant* ? etc. etc. Réponse unique : parce qu'elle ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse.

2^o—JUGEMENT. Comment l'écrivain a-t-il inventé les idées secondaires, développement de l'idée générale que nous venons de saisir ? En considérant la *conduite extérieure* de la déesse et son *état d'âme*, d'abord dans sa grotte, ensuite en dehors de cette enceinte. Ainsi le développement est naturel et bien suivi.

3^o IMAGINATION ET SENSIBILITÉ. Nous connaissons le dessin du tableau, en voici les couleurs et leur contraste :

(a) La déesse se promène sur les *gazons fleuris*, dont un *printemps éternel* borde son île.

(b) Mais ces *beaux lieux* . . . lui rappellent le *triste souvenir* d'Ulysse.

(c) *Son chant ne résonne plus ! le silence, la solitude !*

(d) Elle *arrose* le rivage de ses larmes.

(e) Elle nourrit sa douleur du *souvenir* d'Ulysse et du *spectacle des lieux* où il s'est assis auprès d'elle, du rivage d'où son vaisseau a fait voile, *fendant les ondes* et *disparaissant à ses yeux* pour toujours.

4^o—GOUT. Un goût cultivé ne relèvera peut-être rien de défectueux dans cette page de Fénelon, mais il saura modérer son enthousiasme, à la pensée que l'art est un champ sans limites comme l'océan : un Chateaubriand, par exemple, pourrait améliorer encore ce passage.

Venons à l'imitation, en appliquant les *idées* et presque les *termes* à la situation de Napoléon I dans l'île de Sainte-Hélène.

* *

A.—IMITATION.

Napoléon ne pouvait se consoler de la perte de sa couronne. Dans sa douleur, il regardait la vie comme un fardeau, il désirait la mort. Sa maison de planches était silencieuse ; les fidèles amis de sa gloire éclipse, les dévoués serviteurs qui l'avaient suivi

dans l'exil n'osaient lui parler. Il se promenait souvent seul sur les grèves arides et désertes dont la nature a bordé son île ; mais l'aspect de ces lieux désolés ne faisait que lui rappeler plus vivement les riches campagnes de l'Italie et de la France, qu'il avait parcourues tant de fois en triomphateur. Souvent il demeurait immobile sur le rivage de la mer, et il était sans cesse tourné vers l'endroit de la plage, où le vaisseau qui l'avait amené, fendant les ondes, avait disparu à ses yeux. (1)

* *

Supposons Jacob retrouvant son fils Joseph en Egypte ; nous aurons une seconde sorte d'imitation, l'imitation *par contraste*.

B.—IMITATION.

Jacob ne pouvait se rassasier de la vue de son fils retrouvé. Dans sa joie, il se sentait rajeuni ; ses forces semblaient renaître, ses pas se raffermir. Il s'entretenait fréquemment de son bonheur inespéré, et ses enfants, qu'il avait accompagné, dans cette région étrangère, pouvaient à peine suffire à répondre à toutes ses questions. Il se promenait souvent avec Joseph dans les allées fleuries de son nouveau domaine de Ramessès, et ces beaux lieux redoublaient encore son allégresse, en lui rappelant combien de fois il l'avait vu, enfant, se récréer sous ses regards au pays natal. Souvent aussi, il demeurait immobile, silencieux, adorant, les yeux baignés de larmes, le Dieu de ses pères, à l'endroit où son enfant, éclatant en sanglots, s'était écrié en l'embrassant : "*Je suis Joseph, votre fils !*" (1)

REMARQUES.

1. Il y a quelque chose de guindé et d'empesé dans ces deux imitations, qui sont comme le calque du texte primitif. La pensée et le sentiment se trouvent à l'étroit dans le moule de la terminologie.

2. En donnant libre essor à la pensée et à l'imagination, le développement se dégage du terre à terre du mot à mot, et plane à l'aise dans une atmosphère sereine et illuminée. Ecoutez Cha-

(1) Il serait facile de trouver des situations analogues : *Jacob pleurant la mort supposée de Joseph ; David, la perte de son ami Jonathas ; Achille le trepas de Patrocle ; une mère la mort de son enfant.*

(2) Le texte sacré nous apprend que Joseph n'adressa ces paroles qu'à ses frères ; à la rencontre de son père. Il demeura sans voix : les sanglots l'étouffèrent sans doute.—Autres thèmes d'imitation : *Marie ayant retrouvé Jésus au temple ; Blanche de Castille au retour de saint Louis de la croisade ; une mère au retour d'un fils.*...

teaubriand, qui n'a nullement songé à faire œuvre d'imitateur, exprimer à sa façon ordinaire des *idées analogues* sur Bonaparte vaincu, détrôné, exilé :

« La Malmaison, où l'empereur se reposa, était vide. Joséphine était morte ; Bonaparte dans cette retraite se trouvait seul. Là il avait commencé sa fortune ; là il s'était enivré de l'encens du monde ; là, du sein de son tombeau, partaient les ordres qui troublaient la terre. Dans ces jardins où naguère les pieds de la foule râtaient les allées sablées, l'herbe et les onces verdissaient. Déjà, faute de soins, dépérissaient les arbres étrangers ; sur les canaux ne voguaient plus les cigues noires de l'Océanie ; la cage n'emprisonnait plus les oiseaux du tropique : ils s'étaient envolés pour aller attendre leur hôte dans leur patrie.

« Bonaparte aurait pu cependant trouver un sujet de consolation en tournant les yeux vers ses premiers jours : les rois tombés s'affligent surtout, parce qu'ils n'aperçoivent en amont de leur chute qu'une splendeur héréditaire et les pompes de leur berceau : mais que découvrait Bonaparte antérieurement à ses prospérités ? la crèche de sa naissance dans un village de Corse. Plus magnanime, en jetant le manteau de pourpre, il aurait repris avec orgueil le sayon du chevrier ; mais les hommes ne se replacent point à leur origine quand elle fut humble

« Couché à la poupe du vaisseau, Bonaparte ne s'apercevait pas qu'au-dessus de sa tête étincelaient des constellations inconnues dont les rayons rencontraient pour la première fois ses regards. Que lui faisaient ces astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs, qui n'avaient pas brillé sur son empire ? Et cependant aucune étoile n'a manqué à sa destinée : la moitié du firmament éclaira son berceau ; l'autre était réservée à la pompe de sa tombe.

« La mer que Napoléon franchissait n'était point cette mer amie qui l'apporta des havres de la Corse, des sables d'Aboukir . . . aux rives de la Provence ; c'était l'Océan ennemi qui ne s'ouvrait devant sa course que pour se refermer derrière lui. Il est probable qu'en voyant les vagues pousser son navire, les vents alizés l'éloigner d'un souffle constant, il ne faisait pas sur sa catastrophe les réflexions qu'elle m'inspire : chaque homme sent sa vie à sa manière, celui qui donne au monde un grand spectacle est moins touché et moins enseigné que le spectateur

« Le 16 octobre 1815, Bonaparte aborda l'écueil (île Sainte-Hélène), son mausolée, de même que le 12 octobre 1492, Colomb aborda le Nouveau Monde, son monument.

« Le 9 décembre, Longwood . . . reçut son hôte. La maison, située sur un plateau de montagnes, se composait d'un salon, d'une salle à manger, d'un cabinet d'étude et d'une chambre à coucher. C'était peu : ceux qui habitèrent la tour du Temple et le donjon de Vincennes furent encore moins bien logés ; il est vrai qu'on eut l'attention d'abrégier leur séjour.

« Bonaparte avait pour promenoir une arène de douze milles ; des sentinelles entouraient cet espace, et des vigies étaient placées sur les plus hauts pitons. Le lion pouvait étendre ses courses au delà, mais il fallait alors qu'il consentit à se laisser garder par un bestiaire anglais

« Napoléon approchait de sa fin ; rongé d'une plaie intérieure, envenimée par le chagrin, il l'avait portée, cette plaie, au sein de la prospérité : c'était le

seul héritage qu'il eût reçu de son père; le reste lui venait de la munificence de Dieu.

"Déjà il comptait six années d'exil; il lui avait fallu moins de temps pour conquérir l'Europe....

"... Enfin, chose monstrueuse! ce premier homme des temps modernes, cet homme de tous les siècles, était chrétien dans le XIX^e siècle! Son testament commence par cet article: "*Je meurs dans la religion apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je suis né il y a plus de cinquante ans.*"

"Au troisième paragraphe du testament de Louis XVI, on lit:

"*Je meurs dans l'union de notre sainte Mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine.*"

"La Révolution nous a donné bien des enseignements; mais en est-il un seul comparable à celui-ci? Napoléon et Louis XVI faisant la même profession de foi! Voulez-vous savoir le prix de la croix? Cherchez dans le monde entier ce qui convient le mieux à la vertu malheureuse, ou à l'homme de génie mourant.

"Le 3 mai 1821, Napoléon se fit administrer l'extrême-onction et reçut le saint viatique. Le silence de la chambre n'était interrompu que par le hoquet de la mort mêlé au bruit régulier du balancier d'une pendule: l'ombre avant de s'arrêter sur le cadran, fit encore quelques tours; l'astre qui le dessinait avait de la peine à s'éteindre... Le 5, à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Bonaparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine... Quand il ferma pour jamais les yeux, son épée, expirée avec lui, était couchée à sa gauche, un crucifix reposait sur sa poitrine: le symbole pacifique, appliqué au cœur de Napoléon, calma les palpitations de ce cœur, comme un rayon du ciel fait tomber la vague." (1)

No. III.

(Voir I PARTIE : *Pensées*, p. 11 ; *sentiments*, p. 14 ; *images*, p. 16)

Phrases détachées.

1.—Le premier élément du style, c'est l'*idée*, la *pensée*, produit de l'intelligence, laquelle se cultive et devient féconde à l'aide de la réflexion, de l'observation, de la lecture, de l'enseignement.

2.—Entrons dans les détails pratiques, en empruntant des exemples aux objets qui frappent nos sens, et au cours de notre vie ordinaire.

1^o Nous sommes en HIVER.—Quelles idées exprimerez-vous sur ce seul mot? Ayez recours à la *réflexion*, à l'*observation*, et vous en trouverez infailliblement.

Pensées.—"L'hiver est la plus triste des saisons, à cause du froid, de la neige, de l'absence de fleurs, de feuilles, de la rapidité des jours, de la lon-

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Biré. Tom. IV, passim.

gueur des nuits. Il y a cependant quelques beaux jours comme au printemps."

Tout le monde, même un enfant, peut s'exprimer en ces termes. Essayez d'abord, si vous ne pouvez mieux, de penser et d'écrire comme cet enfant ; ensuite dans une révision de cet essai, vous aurez soin de recourir aux IMAGES, et vous écrirez quelque chose comme ceci :

" Novembre ramène, chaque année, la neige et les frimas, *étend* sur l'horizon un sombre *voile* de nuages : c'est la saison du *deuil* pour la nature. Parfois la nuit se rassérène, le jour se lève brillant et pur, le soleil scintille aux *cristaux* des arbres et sur les *tapis* de neige éblouissante : ces jours radieux d'hiver laissent espérer le *retour* du printemps."

* * *

2^o Voici la NEIGE.—Suivons encore le même procédé.

I. Pensées.—" En hiver, la neige couvre la terre, et cette couche blanche, froide, brillante au soleil, préserve le gazon et les semences jetées en terre contre la gelée. . . Blanche, elle rappelle la pureté de l'âme ; froide, l'engourdissement du pécheur ; éclatante, la splendeur ou des saints ou de Marie..."

Ce langage n'offre rien de recherché ; il est simple et naturel, mais un peu banal, incolore, insipide. Est-il bien difficile de l'embellir, sans le dépouiller du naturel, sans paraître viser à la prétention ? Essayons :

II. Images.—" La neige est le *vêtement* et la *parure* des campagnes ; elle abrite le gazon et les moissons *naissantes* comme sous les *plis* d'un *mantean*, selon la parole du Psalmiste : " Dieu a répandu la neige comme des flocons de laine : *Dat nivem sicut lanam.*" Sa blancheur et son éclat symbolisent l'éclatante *robe d'innocence* qui orne l'âme juste de l'*exilé* et l'âme sainte de la *patrie*, la pureté sans tache de N.-D. des Neiges ou de N.-D. de Lourdes : sa froideur est l'image de l'âme *engourdie* dans les *glaces* du péché..."

III. Sentiments.—" O divin transfiguré du Thabor, dont les vêtements parurent blancs comme la neige, faites briller sur le *sol obscur* de mon âme l'éclatante blancheur de votre *neige céleste*. Préservez mon cœur du *refroidissement* de la charité et de l'*engourdissement* du péché ! .."

* * *

3^o Le RÉGLEMENT d'une maison d'éducation.— Que dire ? Vous avez la ressource de la *réflexion*, de l'*observation* expérimentale : allez donc puiser à ce réservoir.

I. Pensées.—" En entrant dans cette maison, le règlement m'impose le travail en étude et en classe, la prière à la chapelle, le silence à des heures déterminées ; repas, récréations, lever, repos du soir, tout est soumis au règlement... Chez nous, liberté sur ces divers points, pas de règlement, du moins aussi strict..."

Voilà les idées qui ont jailli naturellement et aisément de l'esprit, soumis à la réflexion. Faisons appel aux ornements, et le style subira une transformation aussi facile que soudaine :

II. **Sentiments et Images.**—“ Au seuil de ce foyer de ma nouvelle famille, la main du règlement m'a saisi et mis à la chaîne pour le temps de l'année scolaire. Désormais ma vie, les heures d'étude et de classe, de piété et de prière, de délassement et de repos, tout tombe sous une loi inflexible. Le fleuve de mon existence qui, sous le toit paternel, se répandait librement ou à droite ou à gauche, est ici indigné et comprimé, pour ne plus couler qu'à flots réguliers et monotones entre des rives certaines. . . Mais puis-je donc me soustraire à toute règle ? Quel désordre ! Quel orgueil ! L'Adolescent de Nazareth a-t-il été jadis, l'auguste Captif du tabernacle est-il aujourd'hui, un insoumis et un rebelle ? Non ! Mon obéissance au règlement prendra donc son essor sur les ailes de la foi et de l'amour. . . ”

* *

4° Le réveil.— I. **Pensées.** “ Je dormais tranquillement, profondément. . . ; la cloche sonne, une voix retentit dans le dortoir ; je me réveille à ce bruit. . . le sommeil a disparu ; mes sens, mon corps, mon âme, tout, je le sens, revit en moi. . . je me mets en mouvement. . . mes yeux s'ouvrent peu à peu, et je regarde les objets qui m'entourent. . . ”

Tous ces détails sont familiers et connus des élèves ; il s'agit de hausser le ton, c'est-à-dire le style.

II. **Sentiments et Images.**—“ Enseveli dans le sommeil, frappante image de la mort, j'étais là, ce matin, gisant dans l'obscurité, l'inaction, l'impuissance, étendu dans un lit, image non moins frappante du tombeau.

Tout à coup, au son d'une cloche qui retentit ou d'une voix qui frappe l'oreille, le corps tressaille, l'âme semble revenir sur ses pas, et instantanément se retrouve dans sa demeure : c'est le réveil. Elle a soulevé, pour ainsi dire, la lourde pierre du sommeil qui l'appesantissait : c'est la résurrection. “ Sors du tombeau ! ” lui a crié le Seigneur, comme jadis à Lazare. Tout semble renaître, en vérité ; je sens comme les flots d'une vie nouvelle circuler dans mes membres devenus vigoureux et aptes au labeur ; la vie m'est rendue comme à un mort ; Dieu en remplit la coupe pour le court espace d'une journée nouvelle. A qui donc vais-je en offrir la première goutte ? Est-ce à Dieu par la prière ? Est-ce à Satan par l'indolence ? ” (1).

* *

5° A l'occasion du retour de Noël, écrivons une page sur ce mot : L'ÉTOILE DE JÉSUS.

(Pensées, sentiments, images).—“ Dès sa naissance, Jésus exerce une attraction universelle dans le monde, qui lui appartient. Bien que petit enfant, caché, inconnu, il commença à tout ébranler autour de son berceau ; déjà il a attiré les anges et les bergers, il va mettre en mouvement les rois.

“ Une étoile miraculeuse, l'étoile de Jacob, prédite par Balaam, a jeté ses reflets dans la nuit seraine de l'Orient. Aussitôt des mages l'aperçoivent, et,

(1) Voir MOR BAUNARD : *Le Collège chrétien*, T. I.

touchés d'une inspiration soudaine, ils courent à la recherche du Roi des rois... L'Evangile rapporte les péripéties de leur longue pérégrination, couronnée d'un éclatant succès.....

"Combien de fois n'ai-je pas vu, moi aussi, l'étoile de Jésus?... Jeune encore, ne l'ai-je point aperçue dans le regard d'une mère, lorsque, sur ses genoux, j'apprenais de ses lèvres souriantes à redire le nom de Jésus, lorsque, sur son bras, j'étais porté au sanctuaire silencieux, au pied de la crèche de Noël?... O ma mère! l'étoile de mon enfance, c'était vous, puisque vous m'avez conduit à Jésus!

"L'étoile de Jésus, ne l'ai-je pas revue dans les enseignements de l'éducation chrétienne, au foyer de la famille ou auprès de maîtres vénérés? Exhortations et réprimandes, corrections et conseils, paroles et exemples, tout m'a conduit à Jésus. Ah! que n'ai-je fidèlement suivi cette étoile, avant son déclin à l'horizon!

"L'étoile de Jésus, astre splendide de l'aube de ma vie, elle a lui, brillante et radieuse, sur mon âme sans tache, au matin de ma première communion. A sa lumière, chaque communion me ramène à cette Bethléem, plus vraie que celle de la terre de Juda, qui n'existe pour moi que dans le lointain de l'espace et du temps... Puisse-t-elle luire une dernière fois à mon regard expirant!

"L'étoile de Jésus, c'est l'appel secret du Maître me conviant à m'éloigner du monde, de sa poussière et de ses bourbiers, et à le suivre au désert de la solitude, du recueillement, de la paix: c'est le règlement dont les rayons m'environnent, éclairant mes pas à tout instant; c'est la voix du Père de mon âme, la voix de mes Supérieurs, la voix de ma conscience, tour à tour me signalant les écueils ou encourageant ma course vers le port de l'éternel séjour...

"L'étoile de Jésus, c'est l'inspiration d'en haut, tantôt pressante et forte, tantôt douce et engageante; c'est la prière mentale, où l'âme, tournée vers l'Orient, rencontre du regard le bel astre de la vérité, précédant le soleil empourpré de l'amour divin.

"L'étoile de Jésus, qu'est-ce encore? un accident imprévu, une humiliation inattendue, un échec immérité, une nouvelle fâcheuse, un désir trompé, une espérance évanouie; une lecture, une retraite, une instruction, une cérémonie religieuse; un mot de compassion, une parole d'encouragement, la rencontre d'une sincère amitié, une souffrance du corps, un brisement du cœur, une maladie, un deuil de famille... oui, c'est tout cela, mais illuminé des rayons de la foi, mais perçu des regards d'un cœur pur.

"Durant la nuit de la vie mortelle, l'étoile brille et disparaît tour à tour; un jour viendra, et il est proche, où je verrai aussi le Jésus de l'étoile qui m'aura guidé jusqu'à lui, dans cette Bethléem de la patrie céleste!" (1).

(1) Cherchez vous-même et soulignez dans cette page les images et les sentiments. — Nous dirons plus tard comment l'on doit procéder pour l'invention des idées, pour leur disposition, et le reste.

B.—CLASSE DE SECONDE OU DE BELLES-LETTRES.

No. I.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

ANALYSE LITTÉRAIRE. (1)

Quelle est l'idée générale de cette fable, si universellement connue ? Le poète établit que la paresse imprévoyante et l'insouciante flânerie, personnifiées dans la cigale, la prévoyance laborieuse représentée par la fourmi, reçoivent tôt ou tard leur châtiment et leur récompense. Avant lui, d'autres avaient traité en grec, en latin, en français le même sujet, à l'aide des mêmes personnages. Salomon, au livre des Proverbes, s'était borné à une simple allusion : "*O paresseux, allez à la fourmi ; considérez sa conduite et apprenez à devenir sages.*" La Fontaine néanmoins, en imitant ses prédécesseurs, a su rester original et personnel.

En général, la fable est le récit d'une action empruntée à la vie ordinaire et commune. Comme tout récit contient un début ou commencement, le fabuliste nous initie à l'action qu'il veut raconter par une *exposition*, comprenant les six premiers vers.

La cigale a consacré le temps de la saison chaude au chant, à l'inaction, à l'amusement : faut-il s'étonner que la saison froide la trouve plongée dans une grande disette ? Ce n'est pas assez dire : pour elle, c'est la misère extrême accompagnée du noir chagrin, car

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

En effet, dès que souffle la bise, ne voit-on pas les mouches disparaître et les vermisseaux se cacher sous terre ?—Vieille histoire que celle-là ! Que de paresseux passent leur temps à flâner, à chanter, à s'amuser, lorsque tout le monde souffle, sue, s'épuise de fatigue sous les ardeurs de l'été de la vie ! Mais

Le temps marche toujours ; ni force, ni prière,
Sacrifices ni vœux n'allongent la carrière.

(La Font. *Poésies* 69).

L'heure vient où le travailleur recueille les fruits de sa peine, tandis que le paresseux tombe dans la privation même du nécessaire. Si l'on cueille au collège, au pensionnat des gerbes de science et de vertus, l'on se félicitera de trouver un jour sous la main ces provisions.

(1) Nous indiquerons plus tard les principes de ce genre d'analyse.

Mais voici le *navud* ou l'*intrigue* de l'action. Qui n'a rien à mettre sous la dent, doit-il attendre la mort avec une désespérante résignation ? Il devra plutôt tenter l'impossible. La cigale se fera-t-elle simplement *mendiant*e, tendant la main à la porte d'une voisine fortunée et abondamment pourvue ? Non ; il lui reste au cerveau un petit brin d'amour-propre, et puisqu'il faut s'abaisser, elle se bornera au rôle moins humiliant d'*emprunteuse*... Hélas ! que d'emprunteurs seraient au moins d'honnêtes mendiants !

Précisément, cette riche voisine, elle la connaît de réputation et pour l'avoir saluée sur son chemin, tout occupée à l'accumulation de ses trésors : elle ira donc solliciter auprès d'elle un emprunt. Bien que déjà affaiblie par un jeûne de plusieurs jours, ramassant un reste de force, la cigale se traîne péniblement au palais de la fourmi. Puis d'un ton modeste, d'une voix entrecoupée de cris et de sanglots :

" Ma bonne Dame, dit-elle, je meurs de faim !... Au logis plus rien !... Je ne demande rien à personne ; je ne voudrais point passer pour une mendiant, pour une quêteuse. J'ai pensé, bonne Dame, que vous auriez l'obligance de me prêter... Oh ! pas grand' chose, allez... seulement quelques grains... Je vous en prie, bonne Dame, c'est pour apaiser ma faim, pour m'empêcher de mourir... D'ailleurs, rassurez-vous, je ne demande rien pour rien : je vous paierai, et vous serez remboursée avant la nouvelle saison... Ceci, ma bonne Dame, je vous le jure par serment... Oui, je vous rembourserai le capital avec les intérêts... Je ne suis pas de ces gens qui veulent tromper les autres... avec moi, je vous assure qu'on ne perdra jamais rien !"...

Huit vers de sept syllabes ont suffi au poète pour résumer tous ces détails. Quel art et quel relief à la fois ! Ne lui reprochez pas, l'histoire naturelle en main, de se méprendre sur les mœurs réelles de ses personnages ; ne lui dites pas que la cigale serait bien en peine de chanter tout l'été, puisque son existence ne se prolonge guère au delà de quelques semaines, qu'elle ne se nourrit ni de mouches ni de vermisseeaux, mais de substances végétales, de la sève des arbres principalement, de même que la fourmi n'amasse pas de grains, étant carnivore. Vous en lirez bien d'autres dans le volume des fables du Bonhomme. Qu'importe à la chose, après tout ?—Ce sont des inexactitudes, objecterez-vous.—Soit ; mais pourquoi faire un crime à La Fontaine de n'être pas né naturaliste, comme il est né poète, d'avoir vu le jour au XVIIe siècle, au lieu d'attendre le XIXe et les progrès de la science contemporaine ? L'important est, ce semble, que chaque personnage

se puisse reconnaître à des traits communs à l'espèce et particuliers à l'individu : ce qu'il observe fort bien dans sa fable.

Connaissant la physionomie confuse et embarrassée de l'emprunteuse, considérons celle de sa voisine et prêtons l'oreille à son discours.

Avant de le lui mettre dans la bouche, le poète nous y prépare, en nous avertissant d'un oubli que la cigale a semblé commettre, à savoir que

La fourmi n'est pas prêteuse,

et que si elle a un défaut, ce n'est pas certes celui-là. D'ailleurs, d'ordinaire l'on se connaît bien entre voisins, et l'on se juge mieux encore. L'emprunteuse devait-elle oublier que son chant sempiternel et monotone avait dû, à maintes reprises, agacer les nerfs de son opulente voisine, irrécusable témoin d'ailleurs de sa paresse et de sa frivolité ?

La cruelle donc jette sur l'importune visiteuse un coup d'œil narquois, l'accompagnant d'un sourire railleur. Avant de lui refuser elle veut se payer le malin plaisir de lui arracher des aveux :

Que faisiez-vous au temps chaud ?

Baissant un peu la tête, celle-ci n'a que la ressource de se montrer franche et sincère, mais son langage décèle une pointe d'amour-propre froissé ou de mauvaïse humeur.

Nuit et jour, à tout venant

Je chantais, ne vous déplaïse !

L'on aime ce langage sans équivoque et sans déguisement. Mieux vaut reconnaître ses torts et en faire l'aveu, que recourir à de mauvaises excuses et parfois au mensonge, qui les aggrave toujours !

Nous touchons au *dénouement*, qui sera une vraie catastrophe. En effet, au lieu de désarmer l'arrogance de la fourmi, au lieu de l'émouvoir sur le triste sort d'une indigente mourant de faim, l'aveu de celle-ci n'arrache à celle-là que cette mordante réplique, où percent le glacial égoïsme et l'ironie impitoyable :

Vous chantiez ! j'en suis fort aise.

Eh bien, dansez maintenant.

Hélas ! ce n'est là qu'une variante de nos dictons vulgaires, si promptement et si souvent jetés à la face des malheureux : "*Le bon Dieu vous bénisse !*" — "*Allez en paix, et chauffez-vous !*" — "*C'est bien fait !*" — "*Ça lui apprendra !*"... Assurément une telle monnaie ne porte ni l'image du Sauveur en croix, ni l'empreinte de la charité chrétienne.

Le drame est fini, la toile est tombée. Deux personnages seulement ont occupé la scène : une *bohémienne* et une *capitaliste*. Il est facile d'esquisser leur *caractère* respectif.

La bohémienne, nous l'avons vue cent fois de nos yeux, soit dans les rues des grandes villes, soit dans les bourgs et les chemins des campagnes, s'accompagnant en chantant d'un instrument quelconque. A vrai dire, ces sortes de gens vagabondent et ne travaillent point : n'est-ce pas notre cigale en personne ? Imaginez une bohémienne qui vous demande à emprunter ? Quelle étourderie ! La nôtre joue ce rôle d'irréfléchie sans bon sens pratique. Sa voisine fortunée n'aime point du tout le prêt à intérêt : on le sait jusqu'en Chine et au Japon, et notre étourdie feint de l'ignorer ! Du reste, où est la riche rentière qui se rendrait à des promesses comme celles-ci ?

Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'ôût.

Avec quels revenus ? Elle n'en a point. Avec les économies de son travail ? Il n'y a rien à faire durant la saison froide. Après la récolte ? Elle n'en pourra faire précisément qu'au mois d'août. Mauvaises raisons, fausses promesses ! Image de bien des gens qui voudraient emprunter sans de meilleures garanties ! Heureusement ce caractère, d'abord frivole et insouciant, puis cauteleux et irréfléchi, se rachète enfin par la sincérité et la candeur des aveux : ce qui ne met point notre bohémienne à l'abri du châtement mérité.

Si nous plaignons son misérable sort, en revanche nous réservons notre indignation et notre mépris pour la capitaliste, type de de l'égoïste avare et sans entrailles. Sans doute, son activité au travail, sa prévoyance et son économie l'honorent, nous la rendent même estimable : un tel exemple mérite qu'on le suive. Mais là où elle commence à nous devenir odieuse, c'est lorsqu'elle oublie que l'aumône est un devoir de justice devant la pénurie extrême du prochain.

La fourmi n'est pas prêteuse

nous assure le Bonhomme. Nous voulons bien le croire sur parole. Il est des circonstances néanmoins où, sans condescendre à un prêt, il faut savoir donner un secours, surtout s'il devient absolument indispensable. Le poète ajoute

C'est là son moindre défaut.

Vers obscur, puisqu'on l'interprète diversement : selon les uns, il

signifie que si la fourmi a un défaut, ce n'est pas certes celui-là ; selon les autres, il indique le plus petit défaut de cette capitaliste. C'est dans ce dernier sens que Saint-Marc Girardin a écrit : " Le moindre des défauts est presque une vertu, mais une vertu de la classe des vertus désagréables, de celles qui ne profitent qu'à ceux qui les ont, tandis que la beauté et l'honneur de la vertu, c'est de profiter aux autres."

On se demande si, dans la société, l'on trouverait un cœur assez inhumain pour demeurer insensible aux pleurs de la misère et aux cris de la faim : la chose paraît à peine vraisemblable. Ce que l'on peut mettre hors de doute, c'est qu'un tel cœur ne saurait battre dans la poitrine d'une chrétienne. Empruntant les paroles d'or de saint François de Sales, elle dirait : " Mon amie, vous me demandez cent écus à emprunter ? Tenez, en voici vingt ; je vous autorise à ne jamais me les rendre."

Le fabuliste laisse au lecteur le soin de tirer la conclusion morale de son poème. Nous renverrions dos à dos la bohémienne et la capitaliste, leur donnant tort à toutes deux ; néanmoins la leçon est bonne à retenir, et le poète est en droit d'opposer un vice à un vice. La cigale est malheureuse par sa faute, mais malheureuse quand même ; la fourmi s'est enrichie par son travail, mais elle est hautaine dans son refus et reste inaccessible à la commisération. En résumé, la fable nous dit à tous : évitez l'imprévoyance de l'une, mais n'imitiez jamais la dureté railleuse de l'autre.

No II.

BOSSUET (1627-1704).

Discours sur l'histoire universelle, (1681).

Observations préliminaires.

1.—Il ne faut pas cesser de redire aux amis des lettres, à la jeunesse surtout, que la formation du style, l'art du développement et de la composition s'acquièrent principalement par la fréquentation assidue des chefs-d'œuvre, au moyen de la lecture attentive, de l'analyse raisonnée et approfondie.

2.—L'un des plus grands maîtres dans l'art de penser et d'écrire, c'est l'immortel Bossuet. Tout le monde en convient aujourd'hui.

d'hui, mais hélas ! la jeunesse des écoles ne connaît et ne goûte que médiocrement ses chefs-d'œuvre.

C'est qu'il circule encore beaucoup de préjugés à son sujet : —
 " Bossuet est un génie à part ; — il est inimitable ; — peut-on espérer
 de le suivre dans les régions où il plane ? . . . — Bossuet est sans
 doute original par sa supériorité, ayant un génie et un tour d'es-
 prit personnels, comme il avait une physionomie à lui.

3.—Néanmoins il faut affirmer que son langage est celui de
 tout homme qui compose, un langage formé de pensées, de senti-
 ments, d'images qui se retrouvent en vous et en moi, un langage
 qui est bien le reflet et le rayonnement de son âme, laquelle n'est
 point, après tout, d'une nature différente de la nôtre. La preuve
 en est que nous comprenons son style, que nous le goûtons, que
 nous pouvons en découvrir la trame et essayer de l'imiter.

4.—Bossuet et La Bruyère auront toujours nos préférences,
 parce que chez eux éclatent les qualités fondamentales du style,
 le naturel, l'originalité, la raison, la logique, la simplicité, la no-
 blesse ; parce que chez eux il y a ordonnance, clarté, enchaîne-
 ment, équilibre et proportion admirables ; parce que chez eux le
 développement est serré comme un tissu solide, la phrase forme
 une trame résistante, les mots s'expliquent et se justifient l'un par
 l'autre, comme les images font corps avec les idées et le dévelop-
 pement total. Nous allons du reste en fournir bientôt les preuves.

I.—LE TITRE.

1.—Le titre exact est celui-ci : *Discours sur l'histoire univer-
 selle pour expliquer la suite de la religion et les changements des
 empires : A Mgr le Dauphin*. Celui-ci, fils unique de Louis XIV,
 naquit en 1661 ; en 1670, Bossuet devint son précepteur et écrivit
 son *Discours* pour son instruction ; mais le jeune prince n'eut entre
 les mains que la première partie manuscrite ; il avait terminé ses
 études, quand Bossuet publia l'ouvrage complet, en 1681.

2.—La pensée dominante de l'œuvre sort naturellement du
 titre : ce *Discours* est, avant tout, la *démonstration de la divinité
 du christianisme*, et indique ensuite *l'expérience politique à tirer
 des révolutions humaines*.

II.—DIVISION.

1.—L'ouvrage est divisé en *trois parties* : Les *Epoques*, ou
 repos, sont le récit des principaux événements de l'histoire par
 ordre chronologique. Elles devaient comprendre deux subdivi-

sions : l'une, allant des temps anciens à Charlemagne (814) ; l'autre, de cet empereur à Louis XIV ; mais la seconde ou ne fut pas écrite ou a été perdue. La première embrasse 12 époques :

1. Adam ou la création ; 2. Noé ou le déluge ; 3. Vocation d'Abraham ; 4. Moïse ou la loi écrite ; 5. Prise de Troie ; 6. Salomon ou le temple ; 7. Romulus ; 8. Cyrus ou la délivrance des Juifs ; 9. Scipion ou Carthage vaincue ; 10. Naissance de Jésus-Christ ; 11. Constantin ; 12. Charlemagne.

2.—La suite de la religion, partie la plus longue et la plus importante, puisqu'elle comprend 31 chapitres, montre en Jésus-Christ le lien social attendu ou donné : la vraie religion n'est pas moins ancienne que l'homme, toujours la même, toujours combattue et triomphante.

3 —La 3e partie montre les *Empires* préparant successivement le règne de la vérité religieuse. Ce principe fondamental de l'histoire est établi en 8 chapitres.

4.—Dans l'*Avant-Propos*, Bossuet convainc son royal élève de l'utilité de l'histoire pour son enseignement et sa mission future, et lui explique le plan de son *Discours*. Nous le passons sous silence.

* * *

I. PARTIE

Première époque : ADAM OU LA CREATION.

(TEXTE DE BOSSUET.) (1)

(1) La première époque vous présente d'abord un grand spectacle : Dieu qui crée le ciel et la terre par sa parole, et qui tait l'homme à son image. C'est par où commence Moïse, le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, et le plus sage des législateurs.

(2) Il pose ce fondement tant de son histoire que de sa doctrine et de ses lois. Après, il nous fait voir tous les hommes renfermés en un seul homme, et sa femme même tirée de lui ; la concorde des mariages et la société du genre humain établie sur ce fondement ; la perfection et la puissance de l'homme, tant qu'il porte l'image de Dieu en son entier, son empire sur les animaux ; son innocence tout ensemble et sa félicité dans le Paradis, dont la mémoire s'est conservée dans l'âge d'or des poètes ; le précepte divin donné à nos premiers parents ; la malice de l'esprit tentateur et son apparition sous la forme du serpent ; la chute d'Adam et

(1) L'édition Jacquinet est reconnue la meilleure.

d'Eve, funeste à toute leur postérité ; le premier homme justement puni dans tous ses enfants, et le genre humain maudit de Dieu ; la première promesse de la rédemption et la victoire future des hommes sur le démon qui les a perdus.

* *

ANALYSE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE. (1)

(1) a) — **La première époque** Bossuet, on le fera souvent remarquer, tire du texte d'un sermon, du titre d'un chapitre, les idées et les développements de sa composition. Ici le titre est *Première époque*, il ne craint pas de reprendre l'idée et le mot.

L'oraison funèbre de la Reine d'Angleterre a pour texte ces mots : " *Maintenant, ô rois, apprenez...* " L'orateur part de l'idée de royauté contenue dans ce texte et il débute ainsi : " Celui qui *régne* dans les cieux..."

vous présente... spectacle. Voilà un choix très heureux ; changez le mot *spectacle*, et l'image disparaît. Bossuet voit d'un coup d'œil prompt l'ensemble de l'œuvre immense du Créateur, et résume sa pensée en trois mots : *présente, grand, spectacle.*

" **Dieu... image** " C'est la traduction du premier et du vingt-septième versets de la Genèse ; c'est le résumé de l'œuvre divine ; au lieu de descendre aux détails, Bossuet s'arrête à ces mots si simples et si expressifs.

b). " **C'est par où** " signifie : la chose par laquelle, l'endroit par lequel cette locution adverbiale était très fréquente au XVIIe siècle.

" **commence** " la place du verbe est naturelle et plus élégante après la locution qui l'appelle ; que l'on s'en souvienne pour s'en servir à l'occasion.

" **le plus ancien... sublime... sage** ", excellent choix de qualificatifs formant un bel éloge de Moïse, *historien* puisqu'il remonte aux origines des faits et raconte ceux dont il a été à la fois le témoin et l'auteur, *philosophe* puisqu'il donne la clef des problèmes les plus fondamentaux concernant l'univers entier et la race humaine, *législateur* puisqu'il a servi d'instrument au Ciel pour établir la théocratie juive et le culte de Jéhovah au sein de la nation choisie.

* *

(2) a). " **Il pose ce fondement** " c'est-à-dire la création du monde et du genre humain ; image sobre et grave.

" **histoire... doctrine... lois** " Trois expressions qui correspondent à celles de la phrase précédente.—C'est la perfection de l'art de trouver une *transition*.

b). " **Après** " adverbe, aujourd'hui usité seulement dans le langage *familier*, au sens qu'il a ici.

" **il nous fait voir** " cette locution a plusieurs sens, qu'il est utile de connaître : 1. faire voir : *montrer*, comme ici ;—2. : *faire visiter*. Ex.—Je lui fis voir le jardin ;—3. : *faire connaître, démontrer*. Ex.—" Je veux... dans une seule mort faire voir la mort et le néant.. " (Or. fun. de la Duch. d'Orl.) ;

(1) Le *Discours* est étudié en Troisième à l'Université d'Ottawa.

—4. : *par menace*. Ex.—“ Je lui ferai bien voir à qu'il a affaire. . . ”. (Mol. *Fem. Sav.* V. 2).

C'est au sens figuré que l'auteur emploie cette locution.

“ **tous les . . . homme** ”, comme le chêne, ses branches, ses feuilles, ses glands sont renfermés dans le gland.

“ **et sa femme . . . lui** ”; la phrase est incorrecte, puisqu'elle laisse entendre, selon la construction grammaticale, que le pronom *sa* se rapporte au sujet *il*, c'est-à-dire Moïse; Bossuet construit comme les Latins, qui, en vertu des cas et de l'accord, pouvaient se le permettre; le génie de notre langue s'y oppose.

“ **la concordé . . . fondement** ”. Suivez-vous l'invention des idées et leur disposition dans toute la phrase? Bossuet aime le procédé: il jette un verbe unique en tête d'une énumération longue et rapide.

Ayant énoncé la création de l'homme et de la femme, il constate l'existence de la famille, et la réunion des familles compose la société.

“ **la perfection et la puissance . . .** ”; en effet, enrichi des dons de la justice originelle, l'homme était parfait; il était puissant sur toute la création

“ **en son entier** ” substantif; indique que les choses en question n'ont subi aucun changement; — *en entier* (loc. adverb.) signifie la totalité. Ex.—Il faut lire cet ouvrage en entier.

“ **son empire . . .** ”, les animaux lui étaient tous soumis.

“ **tout ensemble** ”, (loc. adv.) en même temps que.

“ **félicité** ”. Le bonheur est, en général, la satisfaction passagère que nous éprouvons de l'accomplissement de nos vœux, désirs, goûts, et même de nos caprices.—La *félicité* est un grand bonheur, qui remplit le cœur et comble les aspirations de l'esprit.—La *béatitude* s'entend surtout de la félicité dont les élus jouissent au ciel.

“ **la mémoire** ” mot générique, désignant toute idée rappelée à l'esprit; il est préférable ici à *souvenir* qui signifie littéralement ce qui revient dans l'esprit.

“ **D'âge d'or . . .** ” Les poètes du paganisme avaient imaginé les quatre âges du monde, ou quatre périodes, qu'ils ont désignées sous les noms d'âge d'or, d'âge d'argent, d'âge d'airain, d'âge de fer.—On dit au figuré, un *âge d'or* pour désigner une époque de prospérité, un *âge de fer* pour désigner un temps de guerre et de calamité.

“ **la malice** ” est pris dans le sens du mot latin d'où il dérive; ici ce sens paraît trop faible.

La *malice* comprend la facilité et la ruse, mais peu d'audace et point d'atrocité;—le *malicieux* veut faire de petites peines, et non causer de grands malheurs.

La *malignité* renferme plus de suite, de profondeur, de dissimulation, d'activité que la malice;—le *malin* a une disposition à se complaire dans le mal d'autrui et à s'égayer à ses dépens.

La *méchanceté* ajoute à la malice-fourbe la violence, l'atrocité, la brutalité; elle confine à la cruauté, à la férocité, à la barbarie;—le *méchant* est enclin au mal, animé de la haine du bien, de ses semblables, de ce qu'il doit aimer et faire;—il est *mauvais*, quand il cherche l'occasion de faire du mal.

"et son apparition..." ainsi la méchanceté l'animait d'abord et le poussa ensuite à revêtir cette forme.

"la chute... d'Eve" ; péché personnel et péché originel.

"funeste", signifie qui apporte le malheur, la mort par suite d'un acte volontaire, d'un crime ;—*fatal* implique l'idée d'une chose triste et malheureuse, mais plus spécialement due au hasard des circonstances. Ex.—Toute liaison nouée par le vice et les passions est *funeste* ;—la hardiesse fait la fortune des uns et devient parfois *fatale* aux autres.

"postérité", suite des descendants d'une tige commune. Ex.—Mourir sans laisser de postérité ; et *par ext.*, suite des générations à venir. Ex.—En appeler au jugement de la postérité.

"le premier homme" Bossuet nomme le plus digne, le chef de la famille.

"justement puni" puisque le précepte divin était formel, et sa violation volontaire.

"dans tous ses enfants". Pourquoi ? C'est ici un mystère. Enfants : postérité.

"le genre..." groupe naturel d'êtres qui se ressemblent par certains traits essentiels. Ex.—Les divers genres du règne animal, végétal.—*P. ext.* : le genre humain.

"maudits de Dieu", voué à la réprobation éternelle.—*Substantif au part. passé* : un maudit.

"la première promesse", elle sera suivie de nombreuses prophéties à travers les âges, donc c'est la première de la série.

"et la victoire future" tour latin plus vif que si l'auteur disait : le présage, l'annonce de la victoire.

"les hommes" s. e. rachetés par la mort de J. C.

"les a perdus" d'avance, par la chute de leurs premiers parents.

REMARQUES.

1. Si nos lecteurs veulent bien relire le texte même de Bossuet tel que nous le donnons plus haut, il leur sera aisé de suivre la marche des *pensées*, leur développement et leur enchaînement ; les mots naissent naturellement pour les exprimer. Le caractère de ces vingt premières lignes du *Discours* se ramène à deux qualités fondamentales : *naturel* et *simplicité*.

2. Bossuet est sobre d'*images* dans ce début historique ; c'est l'ensemble qui procuit l'effet d'un *tableau*, où l'on distingue la figure de Moïse au premier plan au-dessous de la majesté du Créateur, la présence aussi de nos premiers parents, entourés de l'aurore de la justice originelle, revêtus de leur rayonnante innocence, inondés des flots d'une félicité trop éphémère, puis la présence du tentateur sous la forme du serpent ; enfin un dernier aperçu jette un demi-jour pâle et triste sur la plus lamentable chute qui

ait épouvané le monde, sur le châtement qui nous frappe encore tous, sur l'espérance du Rédempteur, seul rayon de consolation au soir d'un tel naufrage.

3. Chaque année, au retour de l'explication du *Discours*, nos élèves semblent étonnés de notre admiration ; mais le travail d'analyse ne tarde guère à les éclairer, à les convaincre, à conquérir leur estime en faveur de Bossuet.

C.—Classe de Rhetorique.

No. I.

IMITATION (Voir p. 28)

N. B.—On remarquera que cette imitation, plus large de dessin et plus libre d'allure, réunit les procédés des deux imitations A et B, p. 29 et 30.

LE PÈRE DE L'ENFANT PRODIGE. (1)

Quel spectacle plus émouvant que celui d'un vieillard plongé dans le malheur ! C'est la situation de ce père, inconsolable de l'abandon de son fils ingrat. Il voit près de lui un fils aîné, toujours docile, laborieux, irrépréhensible, exemplaire ; il est entouré de serviteurs soumis, fidèles, prompts au devoir ; il jouit de l'abondance des richesses ; mais rien ne saurait voiler le souvenir du fils qui l'a quitté, rien ne saurait cicatrizer la plaie toujours saignante au fond de son cœur paternel. Son enfant est sans doute malheureux, esclave de quelque maître inhumain ; peut-être se meurt-il de faim ! Nuit et jour, ces doutes cruels déchirent son âme ; insensible à tout, il reste morne et silencieux, en proie au noir chagrin, à une tristesse accablante. Son fils aîné, ses serviteurs se tiennent à l'écart et n'osent lui parler ; lui-même, il semble éviter leur rencontre et les fuir.

L'infortuné ! Appuyé sur son bâton, il sort le matin de sa demeure, il entre seul dans les vergers où les arbres ploient sous la pesanteur des fruits qui mûrissent, il parcourt les champs couverts naguère de riches moissons ; mais que peuvent ces beaux

(1) Cherchez et soulignez les images et les sentiments.

lieux pour adoucir l'amertume de ses angoisses ? C'est là qu'il l'a vu tant de fois égayer son enfance heureuse, développer au travail les forces grandissantes de sa jeunesse ; c'est là qu'il espérait le contempler toujours jusqu'au soir de sa vie. Hélas ! maintenant où est le prodigue ? dans quelle région, sur quel rivage, au fond de quel désert ?... Que fait-il ? A-t-il succombé à la misère et à la faim ?... O déchirantes incertitudes ! O séparation sans espérance !

L'âme cruellement torturée, le vieillard dirige ses pas affaiblis vers un coteau voisin, au pied duquel se déroule la route des caravanes et des voyageurs. Là, il s'assied en soupirant contre un tronc de cèdre, témoin chaque jour de ses pleurs et de ses sanglots ; tantôt il demeure immobile, rêveur, tantôt il lève au ciel ses yeux humides de larmes, en murmurant une prière ardente au Dieu de ses pères, tantôt il interroge la plaine qui s'étend à ses pieds, comme s'il pouvait espérer d'y apercevoir celui qu'il a perdu.

Les heures s'écoulent longues et anxieuses ; lorsque, au loin le vieillard aperçoit un voyageur ; tous les jours il en voyait passer, il en a interrogé plusieurs, mais sans succès et sans espérance de se voir jamais renseigner sur l'objet de ses demandes. Celui-ci approche et marche péniblement. Si c'était lui !... Mais non, ce voyageur a presque l'apparence d'un vieillard, et le fils prodigue est encore dans la force de l'âge. Nouvelle illusion qui va s'évanouir comme tant d'autres ! Non, ce n'est pas mon fils, se dit le père désolé ; il a dû périr et je ne le reverrai plus !

Cependant le voyageur, ou plutôt le mendiant en haillons s'est approché et se trouve à quelques pas du vieillard ; puis il s'arrête, essayant la sueur qui ruisselle sur ses joues pâles et flétries, il regarde fixement cette physionomie vénérable : une visible émotion le fait tressaillir. Ah ! le prodigue a reconnu son père ! Il tombe à genoux et s'écrie : "*Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous !*"

Le vieillard troublé peut à peine en croire ses yeux : "Est-ce toi ? Est ce mon fils ? O ciel ! Viens, mon cher enfant, viens, dans les bras et sur le cœur de ton père." Dans l'expansion de sa joie, il ne peut se rassasier de le voir et de l'embrasser.

Ils rentrent tous deux au foyer. "*Mon fils était perdu et il est retrouvé !*" dit l'heureux père à tous ceux qu'il rencontre. Bientôt la maison est en fête ; à un silence de mort succèdent les pa-

roles de joie, les chants, les accords des instruments de musique. Tous les serviteurs s'empressent de préparer le festin et se réjouissent du bonheur de leur maître.

Et quand les fêtes du retour furent terminées, on vit souvent le père conduire son fils à l'endroit où ils s'étaient retrouvés; et là, ils bénissaient le ciel, l'un de lui avoir ramené le prodigue égaré, l'autre de lui avoir réservé un pardon plein de tendresse et de miséricorde.

NO. II.

LA BRUYÈRE (1645-1696)

LES CARACTÈRES OU LES MŒURS DE CE SIÈCLE (1688).

Observation préliminaire.

Nous n'ignorons point qu'il est un certain nombre d'observations à faire avant d'entreprendre l'analyse et l'explication d'un auteur. Il faudrait donc préalablement étudier l'HOMME, le milieu, la société où il a vécu; l'ÉCRIVAIN, sa formation, ses œuvres, ses prédécesseurs; l'OUVRAGE, son origine, la date de son apparition, les éditions, etc. Les ouvrages qui fournissent ces détails sur La Bruyère et son œuvre abondent; on nous permettra d'y renvoyer nos lecteurs.

I.—LE TITRE DE L'OUVRAGE. (1)

1.—La Bruyère l'emprunte à Théophraste, moraliste grec dont il traduisit les *Caractères moraux* ou *Caractères des mœurs*. Comme on le voit, il modifie heureusement ce dernier titre, en inscrivant en tête de son ouvrage : *Les Caractères ou les mœurs de ce siècle*.

2.—Le mot *caractère*, pris ici au figuré, désigne le trait ou les traits dominants de la physionomie morale d'une personne : un caractère *trascible*; un mauvais, un bon caractère; un peintre de caractères.

Par extension, ce terme devient pour La Bruyère synonyme de *portrait moral* d'un individu; mais aux portraits contenus dans son album littéraire, s'entremêlent de très nombreuses réflexions ou remarques de tout genre, dont l'ensemble concourt à merveille à peindre les mœurs, c'est-à-dire les habitudes relatives à la manière de vivre, aux usages, aux coutumes de la société du XVII^e siècle.

(1) Les *Caractères* sont étudiés en rhétorique à l'Université.

II.—LA PRÉFACE.

1. L'auteur a placé une *épigraphe latine* en tête de la préface de son livre ; elle met en évidence la pensée maîtresse de l'œuvre : "*Notre intention a été d'avertir, non de mordre ; d'être utile, non de blesser ; de faire du bien aux mœurs, non du tort aux hommes.*" ERASME (1467-1536).

2. Cette préface, très courte dans la première édition de 1688, augmentée dans la suite de pièces et de morceaux, ne révèle que trop le vice de son origine. Tant de retouches successives ont brisé l'unité de la pensée et créé par suite une inévitable confusion.

Le style même, d'ordinaire si alerte, s'en est senti en plusieurs endroits ; c'est une raison suffisante qui nous justifie de ne point nous y arrêter.

CHAPITRE I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

I.—TEXTE DE LA BRUYÈRE. (1)

1. Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

2. Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments ; c'est une trop grande entreprise.

3. C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule : il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un magistrat allait par son mérite à la première dignité, il était homme délié et pratique dans les affaires : il a fait imprimer un ouvrage moral, qui est rare par le ridicule.

4.—Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un médiocre par le nom qu'on s'est déjà acquis.

5.—Un ouvrage satirique ou qui contient des faits, qui est donné en feuilles sous le manteau aux conditions d'être rendu de même, s'il est médiocre, passe pour merveilleux ; l'impression est l'écueil.

(1) Nous suivons le texte de l'édition de l'abbé Julien, édition classique et corrigée. Il y a d'autres éditions plus complètes : Rébelliau ; Labbé ; Hémarquinier ; d'Hugues ; Chassang.

6.—Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de morale l'avertissement au lecteur, l'épître dédicatoire, la préface, la table, les approbations, il reste à peine assez de pages pour mériter le nom de livre.

7.—Il y a de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie, la musique, la peinture, le discours public.

Quel supplice que celui d'entendre déclamer pompeusement un froid discours, ou prononcer de médiocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poète !

8.—Certains poètes sont sujets, dans le dramatique, à de longues suites de vers pompeux qui semblent forts, élevés, et remplis de grands sentiments. Le peuple écoute avidement, les yeux élevés et la bouche ouverte, croit que cela lui plaît, et à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage ; il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celui de se récrier et d'applaudir. J'ai cru autrefois, et dans ma première jeunesse, que ces endroits étaient clairs et intelligibles pour les acteurs, pour le parterre et l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, et qu'avec toute l'attention que je donnais à leur récit, j'avais tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

II. — ANALYSE CRITIQUE ET LITTÉRAIRE.

Dans tout ce qui précède, l'auteur exprime cette idée générale :

I.—Difficultés d'écrire un ouvrage, de morale surtout.

1. FOND—*a*) **Tout... pensent.** *Première preuve* de la difficulté. Tout a été déjà dit, que dire de neuf ? En morale, les anciens et les modernes ont enlevé la moisson : il ne reste qu'à glaner après eux.

La Bruyère exprime-t-il ici le contraire de sa pensée ? traduit-il au dehors une sorte de découragement ? use-t-il d'une précaution oratoire ? Rien de tout cela, selon nous. Il éprouve une légitime admiration, devant le prodigieux développement de la pensée humaine à travers les temps dans tous les genres de composition ; c'est une sorte d'avertissement sincère donné au lecteur, qu'il aura le souci de ne point répéter ce que d'autres ont dit avant lui sur la morale.

1. FORME—*a*) **Tout... dit.** s. e. dans les livres.

sept... ans. Bossuet adopte, en 1681, la chronologie qui donnait 4,000 ans au monde ; La Bruyère admet, en 1688, une autre qui lui accordait 6,000. *et qui pensent.* Latinisme tombé en désuétude ; ce tour n'est pas incorrect du tout ; on l'admettait au XVII^e siècle ; c'est comme si l'on écrivait : *et des hommes qui pensent.*

b) **Sur... concerne** : pour ce qui a trait à, rapport à, appartient à... **le... est enlevé** : comme on enlève une belle et bonne moisson d'un champ que l'on a fauché.

glaner, voici l'image correspondante à celle du mot *enlevé*
les habiles, est ici substantif ; emploi rare aujourd'hui.

En parlant sans figures, cette seconde phrase signifie : il est difficile de surpasser, dans un livre de morale, Théophraste et d'autres anciens, Montaigne, Pascal, La Rochefoucauld et d'autres modernes.

2. FOND.—**Il faut... entreprise.** S'il est difficile de penser et de parler juste, c'est à dire justement, avec justesse, il faut admettre que la composition d'un ouvrage sera également difficile ; mais l'auteur semble laisser entendre que, bien que tout soit dit, il suffira à l'écrivain de s'appliquer à ce double travail de la justesse des idées et de l'expression ; chacun jouira de la pleine liberté de suivre son goût personnel à la lecture d'un tel ouvrage.

2. FORME.—La phrase est claire, concise, simple, et mérite de passer en proverbe littéraire. — **sentiments**, avis, opinion ; — **entreprise**, dessein, projet, tentative.

3. FOND. (a) **C'est... auteur.** *Seconde difficulté.* L'auteur vient de dire qu'il faut des idées justes pour pouvoir écrire, mais il faut en plus l'art, l'habitude de la composition et du style, comme il ne suffit pas d'avoir sous la main les matériaux d'une pendule, il est indispensable de savoir le métier d'horloger. — Ainsi "il faut plus que de l'esprit pour être auteur."

(b) **Un magistrat... ridicule.** La Bruyère vient de déclarer qu'il n'est pas si facile que l'on pense d'écrire un livre de morale. De son temps, beaucoup se flattaient de composer des *maximes*, des *portraits*, des *réflexions morales* ; il cite aussitôt un exemple, celui de Poncet de la Rivière, qui avait publié un ouvrage sous ce titre : "*Considérations sur les avantages de la vieillesse dans la vie chrétienne, politique, civile, économique et solitaire.*" Ce livre, rare par le ridicule, aurait empêché son auteur d'arriver à la charge de premier président au Parlement de Paris.

3. FORME (a) **C'est... de** ; la construction régulière serait : faire un livre (*infin. sujet*) est un métier (*attribut*), d'où résulte cette règle de construction :

On rejette le sujet après l'attribut dans les propositions commençant par *c'est, ce sont*, etc. : alors le sujet est précédé du relatif *que*, et ce sujet est ou un nom, ou un verbe à l'infinitif, ou une proposition entière.

Ex.—*C'est* toujours un très étonnant phénomène *qu'une société* d'hommes qui n'a jamais fait la guerre.

Ex.—*C'est* dans notre siècle un grand spectacle *de voir* le progrès des sciences.

Ex.—*C'est* un métier *que* de faire un livre ; — *ce que* représente encore le relatif latin *quod*.

comme... pendule. La Bruyère aime à préciser sa pensée ; sans ce rapprochement, elle resterait plus confuse ; la comparaison la met en relief.

esprit est ici synonyme de génie, talent naturel ou acquis.

b) **allait... mérite à** ; pris au figuré, ce mot *allait* paraît simple, très naturel, et par là même très beau, préférable aux synonymes : *se dirigeait, marchait, s'avavançait vers*.

homme délié... au propre, délié indique ce qui tient peu de place à cause de sa finesse (Syn. *mince, ténu*) ; au fig., qui passe aisément au travers des difficultés à cause de sa finesse : *ici*.

et pratique, opposé à théorique, spéculatif, signifie versé dans, qui a l'habitude de, qui sait traiter... Ex. : un esprit pratique.

ouvrage moral c'est-à-dire de morale, concernant les mœurs.

rare... ridicule, rare signifie qui n'est pas commun. Ex.—une—vertu, valeur ; un homme d'un—mérite. Allié au mot ridicule, il prend un sens inattendu, spirituel et plaisant.—Ce mot de la fin est d'autant plus piquant que l'auteur l'a fait précéder des termes : magistrat, mérite, première dignité, délié, pratique dans les affaires, ouvrage moral.

4. **II... acquis**. Réflexion pratique sur la difficulté de plaire au public par les ouvrages : la versatilité de l'opinion est un fait d'expérience, aujourd'hui comme au temps où vivait l'auteur. On sait que Lamartine pensa ne pas trouver un éditeur qui consentît à publier ses *Méditations*, un chef-d'œuvre pourtant. "Cela ne ressemble à rien," lui disait-on. Plus tard l'on s'arracha des mains les moindres productions du poète : le *parfait* fit valoir le *médiocre*, pour nous servir des termes de La Bruyère.

4. **FORME.—Se faire un nom**, c'est-à-dire une réputation.

un... parfait... médiocre ; antithèse qui donne à la pensée de l'auteur plus de relief et de charme.

* * *

5. **FOND.—Un... écueil**. La *troisième difficulté* est indiquée dans les derniers mots de la phrase. La Bruyère fait choix des œuvres satiriques et anecdotiques, pour mieux traduire son sentiment, à savoir que l'impression est l'accueil de la part du public qui loue ou désapprouve, qui discerne entre le *médiocre* et le *merveilleux*. Boileau avait dit dans le même sens :

Tel écrit récit se soutient à l'oreille,

Qui, dans l'impression au grand jour se montrant,

Né soutient pas des yeux le regard pénétrant. (Art poét. IV, 44.)

5. **FORME.—Un ouvrage satirique** : fait pour censurer, pour tourner en ridicule les vices, les passions déréglées, les sottises des hommes. Ex.—*Les satires de Boileau*.

qui contient des faits, vrais ou faux, mais toujours diffamatoires, des anecdotes scandaleuses. Ex.—*L'histoire amoureuse des Gaules de Bussy-Rabutin*.

La Bruyère néanmoins n'a pas en vue ces deux auteurs, mais plutôt les satires et les pamphlets d'ordre inférieur.

donné en feuilles, c'est-à-dire en manuscrit ; — **sous le manteau**, expression figurée signifiant en cachette, à la dérobée.

aux conditions, s'emploie au plur. ou au sing., comme synonyme de clause obligatoire dont dépend la validité d'un acte. Ex.—Faire ses conditions ; —Imposer, subir des conditions onéreuses ; —acheter à condition, sans condition.

médiocre... merveilleux l'opposition des idées et des mots est piquante et inattendue ; elle prépare au dernier trait.

est l'écueil c'est-à-dire l'obstacle, le rocher où l'on fait naufrage : le mot est à lui seul une peinture.

* * *

6. **FOND.—Si... livre**. Réflexion malicieuse de l'auteur qui se refuse à reconnaître comme ouvrage de l'esprit un livre qui n'en a que le titre et le papier.

6. **FORME.**—**Avertissement.. lecteur**, information placée en tête d'un livre pour en préparer la lecture.

épître dédicatoire, lettre que l'auteur place au début d'un ouvrage, en le dédiant à un personnage quelconque.

préface, exposé préliminaire d'un livre pour en indiquer l'objet, le caractère... Syn.: avant-propos, introduction.

approbation, déclaration des censeurs, dont voici la formule ordinaire : " J'ai lu par l'ordre de monseigneur le garde des sceaux . . . Je n'ai rien trouvé dans ces ouvrages qui s'opposât à leur impression."

7. **FOND (a) Il y a... publie**. Réflexion expérimentale très juste. Dans les arts utiles, la médiocrité est supportable, parce qu'un meuble, un ustensile, un vêtement, fait par un méchant ouvrier, peut encore rendre quelque service. Dans les beaux-arts, que La Bruyère énumère seuls, et qui ont pour objet le beau, tout ce qui n'est pas parfait est médiocre et insupportable.

" Il n'est point de degrés du médiocre au pire." (Art. p. 4.)

(b) **Quel supplice... poète**. Choix de deux exemples pour confirmer l'assertion précédente.

7. **FORME.**—**Il y a de**. Ce *de*, tombé en désuétude, était usité au XVIII^e siècle et reste toujours bien français.

Remarquez l'énumération des quatre noms, *la poésie*... , sans la conjonction *et* ; l'on revient aujourd'hui à cette allure plus rapide, empruntée du latin classique.

Quel supplice... Ce tour exclamatif rend la pensée plus expressive, plus saisissante... La Bruyère avait imprimé d'abord cette phrase en ces termes : " Quel supplice que celui d'entendre prononcer de médiocres vers. " On voit si sa correction arrondit la phrase et embellit l'idée, dès qu'il ajoute ce membre : déclamer pompeusement un froid discours.

*
*
*

8. **FOND.**—**Certains... détrompé**. Insuccès dans le genre dramatique (Tragédie et comédie), non plus par médiocrité, mais par excès de recherche et de raffinement. Il est aisé de suivre l'invention des idées et leur développement par analyse.

Certains... sentiments, exposé de l'idée principale : élévation des idées, grandeur des sentiments dans une série de vers pompeux et excessifs.

Le peuple... applaudir, admiration naïve, enthousiaste, comme toujours et partout, de la part des ignorants, impuissants à discerner la juste mesure du beau et de l'art.

J'ai cru... détrompé, admiration personnelle de l'auteur encore inexpérimenté; sa désillusion.

8. **FORME.**—**Certains poète**. Tout le monde est d'accord à reconnaître le grand Corneille lui-même dans cette critique ; il est certain que quelques-unes des œuvres de sa vieillesse la justifient pleinement.

sujets, expression piquante, comme on est *sujet* à la migraine, à des accès de goutte ou de rhumatisme.—"**le dramatique**" pris substantivement.

vers pompeux, les termes qui les suivent en donnent l'idée et le sens. En effet, ces vers seulement *semblent* forts, etc.

Le peuple. La Bruyère est peintre et artiste habile. Voyez comme il anime son tableau, en supposant que ces vers pompeux sont, non pas lus dans le silence du cabinet, mais débités sur la scène. Il descend ainsi aux détails concrets et particuliers, transporte l'imagination dans une salle de théâtre, où la foule est accourue, prête l'oreille, regarde les acteurs et les décors, ouvre la bouche pour mieux respirer...

croît que cela. Le public ignorant des secrets de l'art ne reçoit qu'une impression d'ensemble et non de détail : Il est le même au sermon qu'au théâtre. — "Comme ce jeune prédicateur parle bien!" disait une femme du peuple à sa voisine qui était restée chez elle. — "Qu'a-t-il dit, et sur quoi a-t-il prêché?" lui demande celle-ci. — "Je n'en sais rien : ce que je sais, c'est qu'il a très bien dit *tout* cela!"

y comprend moins, l'auteur pénètre plus à fond pour élargir le tableau : à mesure que l'action se déroule sur la scène, les vers pompeux et les grands sentiments s'accroissent : l'inintelligence augmentant, en raison de leur quantité, l'admiration naïve du début s'accroît davantage. Ce n'est pas encore assez, voici les effets.

Il... respire, exagération énergique qui laisse entendre que l'admiration devient de l'enthousiasme et un engouement qui étouffe, au point que le public a peine à faire éclater des acclamations et des applaudissements.

Toute la phrase est concise, claire, pleine d'idées naissant les unes des autres et finalement produisant un effet piquant et comique.

J'ai cru... jeunesse. Il est rare que le moraliste fasse mention de sa personne : il intervient ici pour achever la peinture par un trait d'esprit et une pointe de malice. Dans sa jeunesse, il était aussi du peuple, naïf admirateur du clinquant qu'il prenait pour de l'or pur. L'aveu est d'autant plus piquant qu'il était inattendu. Ce qui ne l'est guère moins, c'est ce qu'il ajoute.

clairs... acteurs, voilà les acteurs eux-mêmes placés sur le même pied que les gens du peuple : qui s'en serait jamais douté ? La Bruyère fut mis au courant d'anecdotes que l'on a conservées et d'après lesquelles certains vers pompeux n'étaient ni clairs ni intelligibles pour les acteurs.

le parterre, partie d'une salle de spectacle entre l'orchestre et le fond du théâtre, où les spectateurs se tenaient autrefois debout : —ici, ceux qui sont au parterre.

l'amphithéâtre, partie d'un théâtre, garnie de gradins superposés : —ici, ceux qui occupent ces places.

leurs auteurs ; le comique touche au ridicule et à l'absurde, Quoi ! les poètes qui ont composé eux-mêmes ces endroits ne s'entendent point ? Est-il étonnant que le moraliste ajoute cette conclusion

et qu'avec... entendre c'est-à-dire de n'y rien comprendre.

je suis détrompé : aujourd'hui, maintenant que je sais juger et apprécier ce que j'ignorais autrefois.

Tout l'esprit du morceau se résume dans la surprise de cette réflexion finale : voilà l'artiste qui sait penser, peindre, renouveler la forme et les ressources de la langue. Qu'a-t-il voulu dire, sinon que *certaines poètes dramatiques écrivent des tirades de vers pompeux et inintelligibles*. D'une idée sèche et abstraite il a fait, encore une fois, un tableau, mettons un croquis colorié, animé, en relief, charmant.